



---

BULLETIN DE LA  
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES  
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

---

N<sup>os</sup> 77-78

Octobre 1976 et mars 1977

---

Assemblée Générale du 16 octobre 1976 .....	3
Assemblée Ordinaire du 12 mars 1977 .....	8
Geoffrey T. MARTIN : La découverte du tombeau d'Hor- emheb à Saqqarah .....	11
Jean LECLANT : Recherches à la pyramide de Pépi I <sup>er</sup> à Saqqarah (1972-1976) .....	26
Jean YOYOTTE : « Osorkon fils de Mehytouskhe », un pha- raon oublié ? .....	39
Nicole GENAILLE : Le sistre Strozzi (à propos des objets cultuels isiaques en Italie) .....	55

---

---

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE  
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE  
D'EGYPTOLOGIE

---

16 octobre 1976

---

La séance est ouverte à 17 h 05 sous la présidence de M. Jean Leclant, président.

**Compte rendu de la précédente assemblée générale**

M<sup>me</sup> France Le Corsu, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée générale du 18 octobre 1975.

**Membres excusés**

Prof. Barguet, M<sup>me</sup> Billot, R. P. du Bourguet, M. Carapalis, Prof. Desanges, M<sup>me</sup> Sainte Fare Garnot, M. James, M. Maubourguet, D<sup>r</sup> Murat, M. Ramond, D<sup>r</sup> Ratié, M. Ritschard, G<sup>l</sup> Toulouse, M. Varoquaux, Prof. Heerma van Voss, Prof. van de Walle.

**Nouveaux membres**

M<sup>me</sup> Alexandre-Hatvany, M. Chauveau, M<sup>me</sup> Delettre, M<sup>me</sup> Glaser, M<sup>me</sup> Gressier, M<sup>me</sup> et M<sup>me</sup> Hervet, M. James, M. Mathon, M. Osmo, M. de Tilière, M. Varoquaux.

**Réélection d'un tiers des membres élus du Comité**

Sont réélus : M. Allier, M. Edwards, Prof. P. Grimal, M<sup>me</sup> Le Corsu, M. L. Masson. Le vote comprenait 118 bulletins dont 6 modifiés et 2 nuls.

---

---

Droits de reproduction, de traduction et  
d'adaptation réservés pour tous pays.

---



---

nombre des participants était de l'ordre de 300. Cent vingt-huit communications ont été prononcées, dont trente-huit en français ; des contacts fructueux assurément ont été noués entre égyptologues de toutes nations et de générations différentes. A l'issue du Congrès a été établie — plus exactement peut-être rétablie — l'Association Internationale des Égyptologues, dont le président d'honneur est le D<sup>r</sup> Gamal Mokhtar, le vice-président d'honneur le Prof. K. Michalowski ; dans le Comité d'honneur figure notre ancien président, le Prof. G. Posener ; le Conseil de l'Association est présidé par le Prof. T. Säve Söderbergh, le Secrétariat étant assuré par moi-même. Le prochain Congrès se tiendra dans trois ans, en 1979, en France, patrie de Champollion, à Paris ou peut-être à Grenoble.

#### Hommage à J.-Ph. Lauer

Comme vous l'aurez remarqué, les deux communications d'aujourd'hui sont consacrées à Saqqarah. Nous avons fait ce choix pour rendre hommage au « Saqqarote » par excellence qu'est notre vice-président, notre très cher ami Jean-Philippe Lauer, à l'occasion de ses cinquante années de travail archéologique en Égypte. C'est en effet le 2 décembre 1926 que Jean-Philippe Lauer vint, en tant qu'architecte, pour travailler avec Cecil M. Firth. Ainsi s'institua une collaboration fructueuse qui, après le décès de Firth en 1931, se poursuivit avec J. E. Quibell. Dès lors s'opéra entre Lauer et Djoser une adéquation telle que leurs noms se trouvent désormais bien souvent confondus. De nombreuses publications, qui sont pour tous des classiques, ont jalonné la carrière de P.-Ph. Lauer. Elles ont abouti à son **Histoire monumentale des pyramides d'Égypte**, à ses exposés d'ensemble de la « Propyläenkunstgeschichte », puis bientôt de « L'univers des Formes », à son **Saqqarah**, un bel ouvrage bien illustré dont l'édition anglaise sera suivie tout prochainement d'une édition en français.

Pendant tant d'années, interrompues seulement par la guerre et certaines des crises qui, depuis, se sont succédées, J.-Ph. Lauer a véritablement résidé à Saqqarah. C'est en Égypte qu'il a épousé Marguerite Jouguet, fille de l'illustre Pierre Jouguet alors directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire ; c'est là que ses enfants ont grandi. La maison de Saqqarah est bien connue de tous ceux qui ont visité le site. C'est aussi le quartier général de l'expédition que nous dirigeons en commun depuis le

---

décès du regretté Jean Sainte Fare Garnot, dans le vaste ensemble des pyramides à textes de Saqqarah.

Après ce demi-siècle voué à l'archéologie de l'Ancien Empire pharaonique, dans un parfait esprit de coopération franco-égyptienne, nous espérons tous — et je remarque ici ce soir la présence de nombreux collègues et amis étrangers — que de longues années verront encore notre vice-président, toujours si jeune, à l'œuvre sur le plateau de Saqqarah.

#### Communications

1. Prof. Geoffrey T. MARTIN : La découverte du tombeau d'Horemheb à Saqqarah.
2. Prof. Jean LECLANT : Recherches à la pyramide de Pépi I<sup>er</sup> à Saqqarah (1972-1976).

La séance est levée à 19 heures.

#### BIENFAITEURS, 1976 (suite)

M. ALTMAYER  
M<sup>me</sup> BERLANDINI  
Prof. CIMMINO  
M<sup>me</sup> GLASER  
M<sup>me</sup> KUÉNY  
Prof. LECLANT  
M<sup>me</sup> LE SAOUT  
M. MATHON

M. RAGAB  
M<sup>me</sup> TURUNC  
M. VALLOGGIA  
Prof. VERCOUTTER  
Prof. VERNUS  
BROWN UNIVERSITY  
UNIVERSITÉ DE BIRMINGHAM  
INSTITUT D'ÉGYPTOLOGIE DE LYON

---

ASSEMBLÉE ORDINAIRE  
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE  
D'EGYPTOLOGIE

---

12 mars 1977

---

La séance est ouverte à 17 h 05 sous la présidence de M. Jean Leclant, président, qui adresse ses remerciements à M. l'Administrateur du Collège de France pour avoir autorisé notre Société, grâce à l'intervention de M. le Prof. Posener, à tenir ses séances dans cette belle salle rénovée.

**Compte rendu de la précédente assemblée ordinaire**

M<sup>me</sup> France Le Corsu, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée ordinaire du 16 juin 1976.

**Membres excusés**

M<sup>me</sup> Billot, M. Bressand, M. Carapalis, M. Coulon, Mr. James, D<sup>r</sup> Murat, M. Ramond, D<sup>r</sup> Ratié, D<sup>r</sup> Robine, Prof. Heerma van Voss.

**Nouveaux membres**

M. Albertus, M<sup>me</sup> Alffholder, M<sup>lle</sup> Bakhom, M. Bastide, M. van Bever, M. Bonnier, M<sup>me</sup> Caron-Cottin, C<sup>el</sup> Chevereau, M<sup>me</sup> Crépon-Thébaux, M. Dumarçat, M<sup>lle</sup> Fahmy, M<sup>me</sup> Gresset, M. Grimm, M<sup>me</sup> Lustman, M<sup>me</sup> Mommessin, M<sup>lle</sup> Peutat, M. J. C. Schwarz.

**Nouvelles de l'égyptologie**

Plusieurs heureuses nouvelles concernent nos membres.

---

Notre président, le Prof. Jean VERCOUTTER, a été nommé Directeur de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire. Nous lui adressons tous nos vœux dans l'accomplissement de sa tâche lourde, mais exaltante.

Notre autre vice-président, J.-Ph. LAUER, dont nous célébrons, à la fin de l'année dernière, les cinquante ans d'activités en Égypte, a été élevé au grade de Commandeur de l'Ordre national du Mérite.

Notre ami, le D<sup>r</sup> Labib HABACHI, a également reçu la croix de Chevalier dans ce même Ordre du Mérite.

Enfin, à M<sup>me</sup> GIORGINI vient d'être confié, il y a quelques jours, par l'Ambassade de France à Khartoum, le grade de Chevalier de la Légion d'honneur. Auparavant, le Président Nimeyri lui avait personnellement remis, au cours d'une manifestation pleine de dignité et d'amitié, une haute distinction soudanaise. M<sup>me</sup> Michela Giorgini a également été reçue Docteur honoris causa par l'Université de Khartoum. Ainsi ont été célébrées ses vingt années de travail à Soleb et marqué son départ du Soudan que nous regrettons tous ; je poursuivrai désormais les recherches à Sedinga avec une nouvelle équipe.

**Publications de la Société**

Le tome 28 de la **Revue d'Égyptologie** paraîtra avant la fin de l'année universitaire ; le tome 29 va être donné prochainement à l'impression.

Le **Bulletin** 76 (juin 1976) va bientôt être distribué.

**Communications**

1. Prof. Jean YOYOTTE : « Osorkon fils de Mehytouskhe », un pharaon oublié ?
2. M<sup>lle</sup> Nicole GENAILLE : Le sistre Strozzi (à propos des objets culturels isiaques en Italie)\*.

---

\* Par suite d'une erreur de transmission, la communication de M<sup>lle</sup> Genaille avait été annoncée dans les convocations sous un titre différent.

---

---

MEMBRES BIENFAITEURS, 1977

M. ANDRÉ  
M. AZIM  
Prof. BARGUET  
M. BECKER  
M<sup>me</sup> BELLION  
M<sup>me</sup> BERTRAND  
M<sup>lle</sup> BOCHER  
M<sup>lle</sup> BRU  
M. CARAPALIS  
M. CAUDERLIER  
M<sup>me</sup> de CENIVAL  
D<sup>r</sup> CHARPENTIER  
M. COULON  
M<sup>me</sup> CRÉPON-THÉBAUX  
M<sup>me</sup> CURTIL  
M. DESPATIN  
M. DONATI  
M<sup>me</sup> DURIOT  
Duchesse d'ESTE  
M. FAVRE  
M<sup>me</sup> de FLERS  
M<sup>lle</sup> FORGEAU  
M<sup>lle</sup> GENAILLE  
M. GOBY  
M<sup>me</sup> IMBERT  
M. JACO  
M. LASSUDRIE  
M. LAVALADE  
M. LOFFET  
M<sup>me</sup> LONGUEVILLE

M<sup>me</sup> LUSTMAN  
M<sup>me</sup> MARGAINE  
M<sup>lle</sup> MAROT  
D<sup>r</sup> MATRAY  
M. et M<sup>me</sup> MENJAUD  
S. Exc. Polys MODINOS  
M<sup>me</sup> MOMMESSIN  
Prof. W. MULLER  
M<sup>me</sup> PALA  
M. PARCERISA  
M<sup>me</sup> PARENT  
Prof. POSENER  
M<sup>me</sup> RASSART  
M. le Préfet ROCHE  
M<sup>me</sup> RUTSCHOWSCAYA  
M. de SAVIGNAC  
M. SCHENKEL  
M. SÉCHERAIT  
G<sup>al</sup> TOULOUSE  
M<sup>me</sup> TROMPETTE  
M<sup>me</sup> TURUNC  
M. VALLOGGIA  
M<sup>me</sup> VAUTRIN  
M. VIAUD  
CENTRE DE RECHERCHES  
ÉGYPTOLOGIQUES DE LA  
SORBONNE  
INSTITUT D'ÉGYPTOLOGIE  
D'HEIDELBERG

---

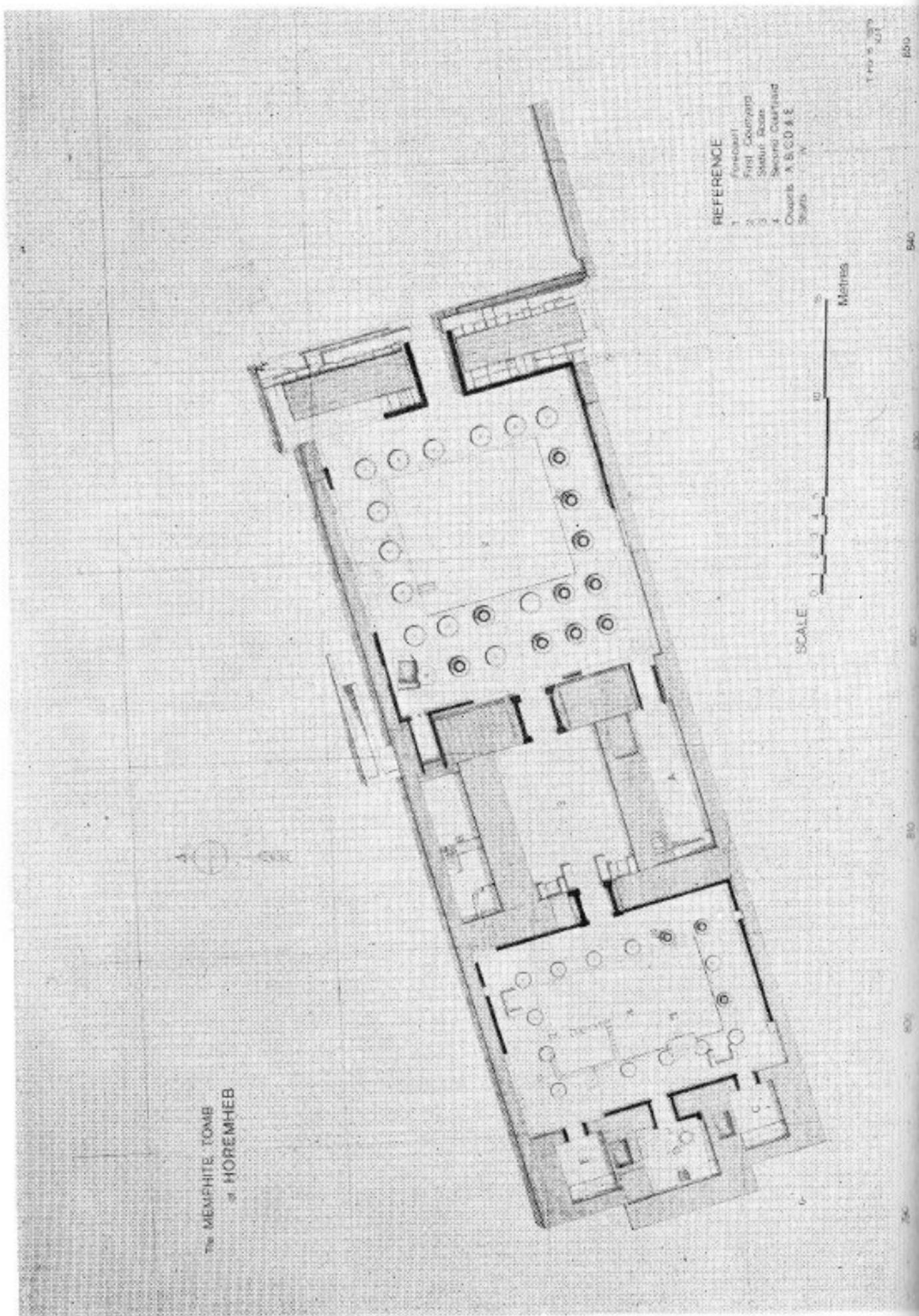
LE TOMBEAU D'HOREMHEB  
A SAQQARAH

GEOFFREY T. MARTIN

---

Dans un rapport préliminaire qui est publié dans le dernier numéro du *Journal of Egyptian Archaeology*<sup>1</sup>, j'ai dit comment je me suis intéressé au secteur de la nécropole de Saqqarah qui se trouve immédiatement au sud de la Chaussée d'Ounas, un secteur virtuellement intact, du moins du point de vue scientifique. De grandes dépressions rectangulaires dans le sable m'amènèrent à penser qu'elles trahissaient la présence de cours de tombes datant du Nouvel Empire se trouvant juste sous la surface<sup>2</sup>. Et ceci s'est avéré vrai avec la découverte, en 1975, du tombeau d'Horemheb<sup>3</sup>, Général et Régent de Toutankhamon, par l'Expédition de l'Egypt Exploration Society (Londres) et le Musée National des Antiquités (Leyde)<sup>4</sup>.

Le plan (voir p. 12) montre la partie de la grande tombe fouillée durant les deux saisons 1975-76. Elle comprend une avant-cour, un pylône d'entrée et son portail, et une grande



Plan de la tombe d'Horemheb (cl. Egypt Exploration Society).

cour à portique décorée, à l'origine, de scènes illustrant des épisodes de la carrière d'Horemheb, alors qu'il était Général en Chef et Régent. Quelques blocs de l'enceinte de la Pyramide de Djoser furent incorporés dans le pavement et les murs de la partie est de la tombe. Nombre de reliefs d'un grand intérêt furent trouvés *in situ* et dans les décombres de la cour, y compris un bloc (voir p. 14) montrant Horemheb dans son rôle de Régent, recevant un collègue anonyme qu'il vient juste de décorer de colliers d'honneur, rôle qui était jusque-là réservé au roi lui-même.

Sur le côté ouest de la grande cour se trouve la salle aux statues où nous découvrîmes, entre autres, une statue du propriétaire de la tombe et un papyrus contenant une partie d'une sagesse bien connue, *Les Maximes d'Ani*. Les chapelles latérales, qui entourent cette chambre, furent réutilisées comme habitation par les anachorètes durant la période copte, mais l'une d'elles contenait une petite stèle d'un grand intérêt, montrant Horemheb et une dame qui doit vraisemblablement être sa femme plutôt que sa mère. Cette stèle est une preuve, parmi d'autres découvertes de cette année, indiquant qu'Horemheb était déjà marié avant son accession au trône. Cette année (1976), notre tâche était de poursuivre les fouilles vers l'ouest. Ce faisant, les contours d'une seconde cour, également à portique, furent mis à jour.

Cette seconde cour est plus petite que la première, mais ses murs ont conservé un bien plus grand nombre de reliefs. Sur le côté nord s'ouvre une niche ou un emplacement pour une statue d'Horemheb et vraisemblablement de sa femme. Au sud de la cour, une colonne entièrement préservée, est inscrite au nom d'une femme. A l'ouest on trouve l'entrée d'une chapelle, avec inscriptions, et un autre emplacement de statue. De nombreux textes comme ceux-ci donnent des listes des titres officiels d'Horemheb, qui seront d'une grande utilité pour l'étude de sa carrière dans le gouvernement de l'Égypte sous Toutankhamon et Aï. La cha-



*Horemheb et son collègue anonyme (cl. Egypt Exploration Society).*

pelle principale du culte du propriétaire de la tombe est attenante à la précédente. Au nord, on rencontre encore une autre chapelle. Une stèle<sup>5</sup>, qui est à Léningrad depuis le siècle dernier, semble provenir d'ici.

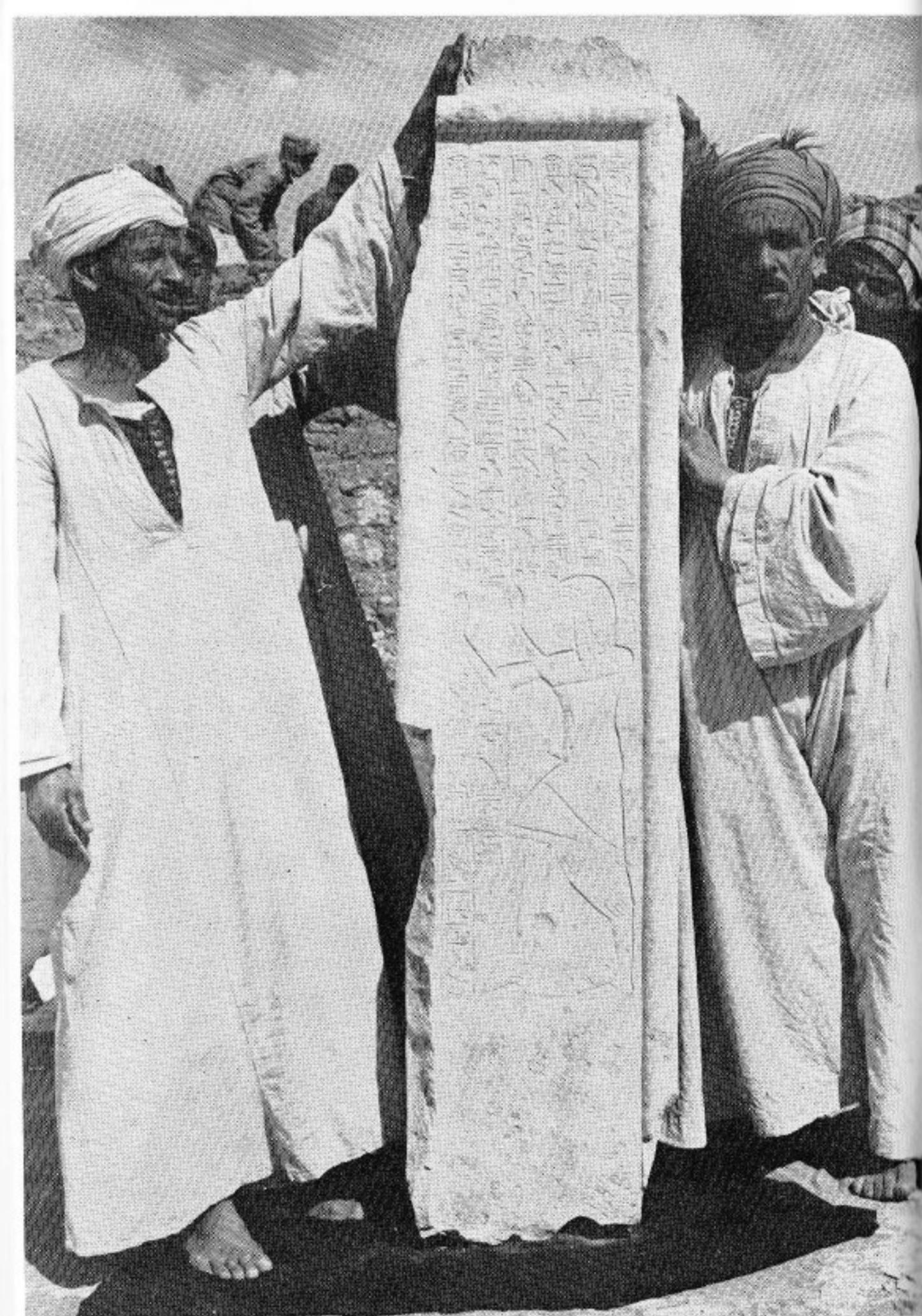
Les reliefs de la chapelle principale ont pour la plupart disparu. Il est probable qu'ils étaient de nature religieuse. On a trouvé, à proximité, un bloc magnifique qui devait faire partie de la décoration. Il montre Horemheb dans les Champs d'Ialou, les Champs-Élysées de l'autre monde, et il se raccorde très exactement à un autre relief qui est à Bologne<sup>6</sup> depuis le début du XIX<sup>e</sup> s.

Dans la chapelle centrale, il y avait un groupe d'Horemheb et de sa femme. Le travail est très fin, bien que la statue soit inachevée et anépigraphue. Nous avons trouvé encore d'autres statues durant les fouilles de 1976.

Maintenant portons notre attention sur les reliefs de la seconde cour. On peut y distinguer trois groupes de scènes : sur le mur nord une série de blocs illustre des épisodes du rituel funéraire memphite ; le mur est est presque entièrement consacré à la réception de prisonniers de guerre par Horemheb et, sur le mur sud, il y avait, à l'origine, une scène magnifique montrant Horemheb en présence du roi et de la reine, là encore accompagné de prisonniers étrangers.

Nous savons relativement peu de choses du rituel tel qu'il se déroulait aux funérailles d'un noble ou d'un haut fonctionnaire du Nouvel Empire, dans la région de Memphis. Sur le mur nord, on voit une partie de ce rituel : des huttes ou des chapelles sont bourrées de produits, de branches de palmier, de lampes. Nous assistons à l'abattage du boeuf. Une cérémonie évoque le bris de vases de terre cuite<sup>7</sup>. Des pleureurs ont, dans le chagrin, d'extravagantes attitudes.

Dans le même groupe de scènes, sur le mur nord, un panneau rectangulaire montre Horemheb adorant Osiris (voir p. 16). Ce tableau fait partie d'une série de quatre,



*Horemheb adorant Osiris (cl. Egypt Exploration Society).*

---

dont deux sont au British Museum depuis le siècle dernier<sup>8</sup>. L'uraeus a été ajouté au front du grand personnage.

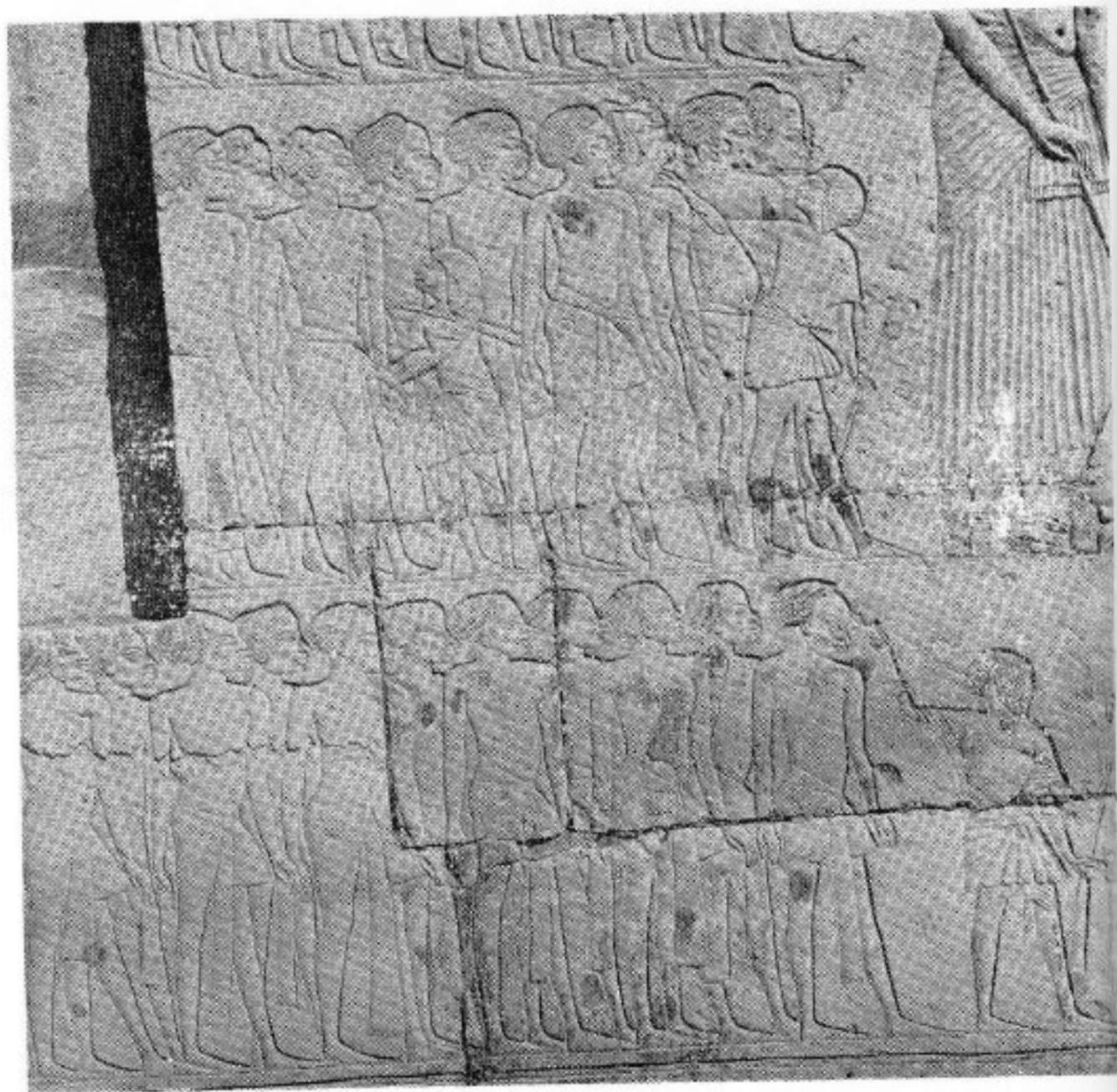
Au nord du mur est, un des reliefs représente l'intérieur d'un bâtiment. Il rappelle certaines scènes de genre des tombes privées et des temples amarniens. La décoration de la tombe d'Horemheb a été très probablement commencée immédiatement ou peu de temps après la période amarnienne, alors que de nombreux artistes ou artisans, se retrouvant sans travail dans l'ancienne capitale, allèrent soit au sud vers Thèbes, soit au nord vers Memphis. Il y a plus d'une réminiscence amarnienne dans la tombe memphite d'Horemheb.

On passe ensuite devant l'entrée de la chambre aux statues, et on parvient alors au côté sud du mur est, paroi offrant quelques-unes des scènes les plus extraordinaires qui aient survécu d'une tombe privée de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

La carrière d'Horemheb était essentiellement celle d'un militaire, il a mis, dans sa tombe, l'accent sur ce rôle. Dans la première cour, on voit des scènes militaires inachevées ; un bloc isolé, à cet endroit, représente un camp militaire. Des murs entiers de la seconde cour sont couverts de scènes montrant Horemheb recevant les chefs et les représentants des nations étrangères ainsi que des captifs. Sur le côté sud du mur est, Horemheb se tient à droite. Au-dessus, se raccorde un bloc, à l'origine dans une collection privée à Alexandrie, connu des égyptologues sous le nom de « fragment Zizinia », et qui comporte un important texte historique. Des rangées de prisonniers africains et asiatiques sont conduits ou même, dans certains cas, traînés de force, devant Horemheb. La gravure de ces scènes est de la plus haute qualité (voir p. 18).

La réception des prisonniers étrangers se déroule en présence de courtisanes, dont six sont représentés, mais dont aucun n'est nommé (voir p. 19). Un peu plus loin, un chef africain, contraint de se prosterner devant Horemheb,

---



*Africans (cl. Egypt Exploration Society).*



*Courtisans (cl. Egypt Exploration Society).*

conserve une attitude digne malgré les circonstances. Une autre scène extraordinaire montre un Africain frappé à la mâchoire par un soldat (voir ci-dessous). Toutes ces scènes jettent une lumière nouvelle sur l'attitude des Egyptiens de cette époque à l'égard des prisonniers et des étrangers, et donnent tout son sens à l'expression fréquemment ren-



*Un Africain frappé à la mâchoire (cl. Egypt Exploration Society).*



*Les scribes (cl. Egypt Exploration Society).*

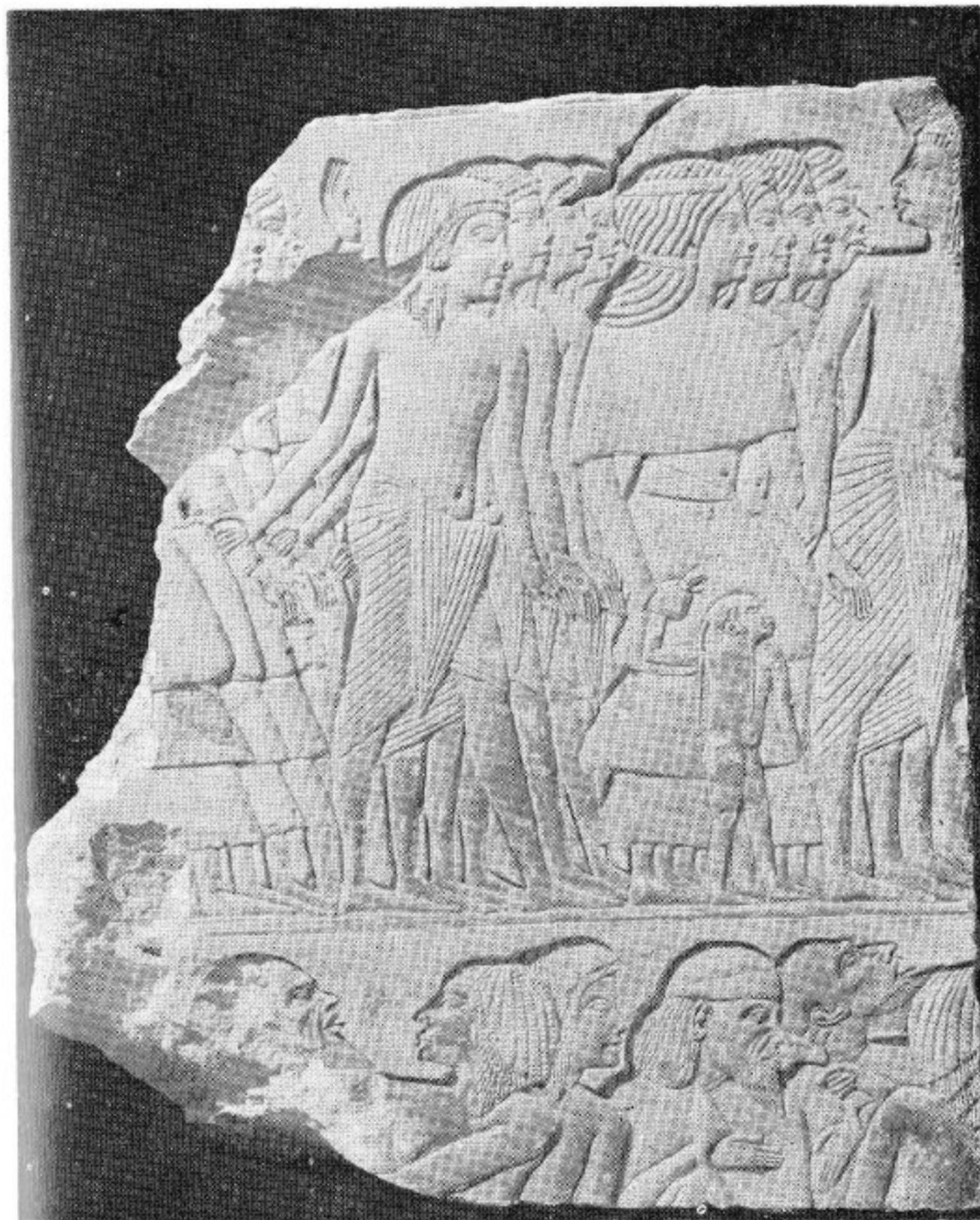
contrée dans les textes historiques : « le vil pays de Koush ». Des scribes, d'un très beau style, notent les détails (voir ci-dessus).

A droite, derrière Horemheb, un groupe d'Africains est assis (voir p. 22). Cette scène d'un travail exceptionnel est complétée par un bloc qui se trouve à Bologne depuis le début du XIX<sup>e</sup> s.<sup>10</sup>.



*Un groupe d'Africains (cl. Egypt Exploration Society).*

La dernière scène du mur montre des conducteurs de chars. Le style diffère de celui des autres reliefs de la tombe. Sur le mur sud, Horemheb est représenté assis devant son prêtre funéraire qui offre de l'encens. Dessous, des bouchers découpent un boeuf de sacrifice. Le style peu soigné se trouve dissimulé par l'emploi de la peinture.



*Prisonniers et leurs femmes (cl. Egypt Exploration Society).*

La partie principale du mur sud de la cour illustre un événement qui se déroule au palais royal. Le roi et la reine, sans doute Toutankhamon et Ankhesenamou, sont assis à l'extrême droite. Un officiel se précipite pour accueillir Horemheb qui attend, avec un groupe de courtisans, dans la cour en contrebas. A l'arrière, on voit de longues rangées de prisonniers asiatiques et africains, les mains entravées, une corde autour du cou. Cette scène extraordinaire est complétée par une série de blocs du Musée de Leyde<sup>11</sup>, de sorte qu'une partie importante de ce grand mur est, désormais, accessible à l'étude. Un bloc isolé, d'un style incomparable, presque médiéval dans sa conception et son pathétique, appartient aux scènes de Leyde. Ce fragment montre des prisonniers asiatiques accompagnés de leurs femmes et d'un enfant (voir p. 23). Horemheb, en tant que personnage principal du royaume et chef de tous les travaux du roi, pouvait disposer des meilleurs artistes de l'époque. La peinture est merveilleusement conservée.

Voici donc les résultats de nos deux saisons de travail. L'année prochaine, nous fouillerons les puits de la tombe où nous espérons trouver des témoignages se rapportant à la famille d'Horemheb ou à son entourage. Nous avons maintenant, pour la première fois, le plan complet d'une grande tombe memphite du Nouvel Empire. Du point de vue de la religion, de l'art et de l'histoire, nous avons abondance de nouveaux matériaux. Ainsi, nous pouvons commencer à nous faire une idée de la décoration, telle qu'elle était à l'origine, de la tombe de Saqqarah d'Horemheb, Régent de Toutankhamon et, par la suite, dernier roi de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

## NOTES

Je remercie cordialement Christine Pillot-Favard pour sa traduction de mon texte. Photographies de Christopher Eye.

1. *JEA* 62 (1976), p. 5-13.
2. Cf. la cour du tombeau de Maya, trésorier de Toutankhamon ; voir Schneider, *BSFE* 69 (mars 1974), p. 20-48, avec plan, p. 34.
3. Voir Hari, *Horemheb et la reine Moutnedjemet* (Genève, 1965), p. 69-128.
4. Voir Martin, *Illustrated London News* 6925 (août 1975), p. 73, 75 ; 6936 (juillet 1976), p. 61-2.
5. Leningrad 1061 ; voir Hari, *o. c.*, p. 70, 96 ff, avec pl. 15 et fig. 29 ; Landa et Lapis, *Egyptian antiquities in the Hermitage*, éd. B. Piotrovsky (Leningrad, 1974), n° 44.
6. Bologne 1885 ; voir Hari, *o. c.*, p. 70, 76 ff, avec fig. 20 ; Bologna, Museo Civico. *L'Egitto antico* ; Catalogo a cura di Silvio Curto (Bologne, 1961), p. 81 ff, avec pl. 27.
7. Cf. Borchardt, *ZAS* 64 (1929), p. 12-6.
8. BM 550, 552 ; voir Hari, *o. c.*, p. 70, 89 ff, avec fig. 27.
9. Hari, *o. p.*, p. 64-8, avec pl. 11 et fig. 13.
10. Bologne 1887, voir Hari, *o. c.*, p. 70 ff, avec fig. 14 et pl. 10 ; Bologna, Museo Civico, *o. c.*, p. 81 ff, avec pl. 32.
11. Paroi A de Hari, voir Hari, *o. c.*, p. 70, 100 ff, avec pl. 16 et fig. 30 et 31.

---

## RECHERCHES A LA PYRAMIDE DE PÉPI I<sup>er</sup> A SAQQARAH (1972-1976)

JEAN LECLANT

---

Dans le cadre des recherches de la Mission Archéologique Française de Saqqarah, nos travaux se poursuivent depuis 1966 au complexe funéraire de Pépi I<sup>er</sup>. En 1971, les résultats obtenus ont été présentés ici même<sup>1</sup>. Tandis que la campagne du début 1972 était surtout consacrée à l'étude de la pyramide et du temple haut de Mérenrê, nous sommes revenus chez Pépi I<sup>er</sup> en décembre 1972 ; nous y sommes depuis lors retournés chaque hiver. Nous voudrions faire ici le point sur les principaux travaux effectués et montrer quelques-unes des données les plus récemment acquises.

La tâche a été menée en équipe par J.-Ph. Lauer et moi-même avec l'aide constante de M<sup>lle</sup> Catherine Berger, assistante de recherches sp. au C.N.R.S et de M<sup>lle</sup> Isabelle Pierre, dessinatrice. Sur le terrain, durant l'hiver 1972-1973, nous avons eu le concours de M. Luc Pfirsch. Depuis la campagne 1974, le dégagement du temple haut, les relevés, l'anastylose des éléments retrouvés sont exécutés par M. Audran Labrousse, architecte de fouilles, dépendant désormais du Centre de Recherches Archéologiques (C.R.A.) du C.N.R.S.

---

Comme on se le rappelle, l'objectif de la mission était double. Il s'agissait d'une part de déblayer et de mettre en ordre l'appartement funéraire de Pépi I<sup>er</sup>, d'y recueillir les fragments gravés de Textes des Pyramides, d'en faire l'étude et d'en tenter le puzzle. Parallèlement se poursuit d'autre part la fouille de l'ensemble du temple haut.

Au long de trois campagnes, de la fin 1968 à 1971, tandis que s'était poursuivi à l'intérieur de la pyramide le dégagement de l'antichambre et de la chambre obstruée d'énormes décombres, des éléments de parois demeurés inconnus de Maspero, donc de Sethe, s'étaient offerts à nous ; nos ouvriers avaient évacué des milliers de blocs, dont plus de deux mille inscrits ; au fur et à mesure, ceux-ci avaient été inventoriés, classés, copiés, photographiés. Nous reviendrons sur cet incomparable apport épigraphique. D'autre part, l'étude attentive de ces fragments, de leurs particularités, de leurs textes, devait permettre de procéder plus ou moins rapidement à des regroupements et à des hypothèses sur leur situation respective. Peu à peu se sont montés des éléments de puzzles gigantesques.

Si la reconstitution sur le papier constitue déjà un gain primordial pour la connaissance des Textes des Pyramides, l'entreprise se double ici d'un attrait fascinant : celui de pouvoir procéder dans le monument même à la remise en place des inscriptions. En effet, à partir de 1972, il a été possible de mener des travaux de consolidation et de restauration dans l'ensemble du dispositif souterrain, sous la direction de J.-Ph. Lauer et les soins très diligents du reïs Abdou abdel Kriti. Des murs ont été construits pour contre-carrer les risques d'éboulements ; tandis que les énormes dalles du plafond étaient restaurées dans les parties détruites, des éléments de parois étaient redressés à leur place d'origine : ainsi l'élément inscrit de la partie méridionale de l'énorme bloc médian, épais de 1,50 m, qui constituait la séparation entre la chambre et l'antichambre, a pu être remonté à sa place primitive (*fig. 1*) ; on a remis aussi en position le très gros bloc effondré dans la partie

---

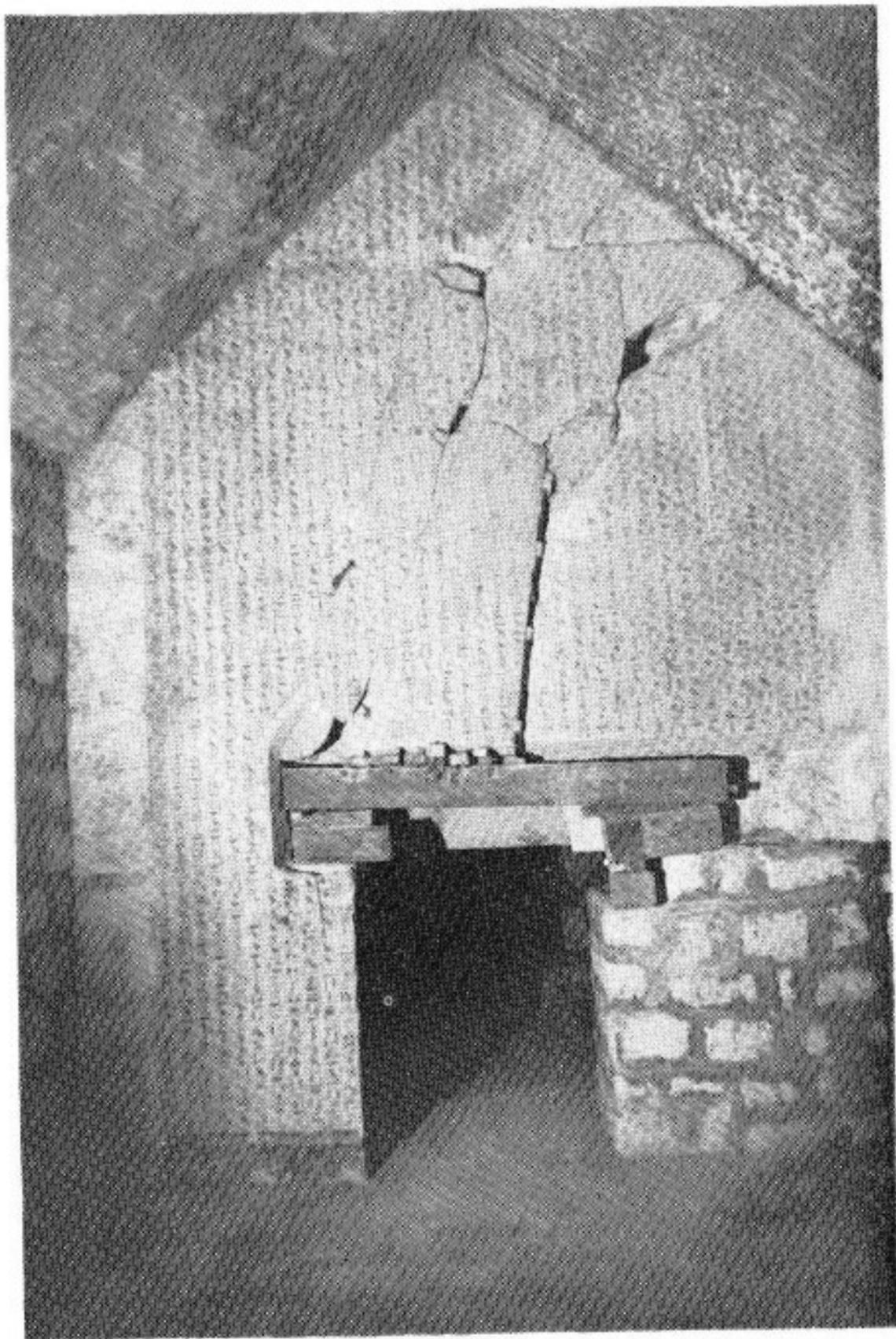


FIG. 1. P/F/E : Paroi Est de la chambre funéraire de Pépi I<sup>er</sup> ; février 1976.  
— La progression des travaux apparaît en comparant ce cliché à ceux du BSFE 62, 1971, p. 42-3.

centrale de la paroi Est de l'antichambre. Tout autour des blocs les plus importants, dans les intervalles les séparant, prenaient place peu à peu de très grandes esquilles tombées des parois et se poursuivait l'assemblage patient de centaines de tout petits fragments.

Si l'on procède de l'entrée vers le fond de la tombe, les gains les plus appréciables sont les suivants. Une grande partie de la paroi Est du vestibule (P/V/E) peut être reconstituée à partir des fragments de dimensions très diverses. On connaît aussi désormais la paroi Ouest de l'extrémité Sud du couloir à son débouché sur l'antichambre (P/C/W post.). L'ensemble de la paroi Est de l'antichambre (P/A/E) peut être reconstitué : le montant méridional est en place, bien que partiellement mutilé ; les dimensions du passage vers le serdab et le nombre des colonnes de la paroi sont différents de ce que l'on avait pu inférer jusqu'alors ; sur cette paroi sont remarquables les textes de conjuration contre les forces mauvaises, indifféremment serpents et taureaux ; la découverte, dans la pyramide de Mérenrê, d'un énorme bloc provenant de la paroi correspondante<sup>2</sup> ajoute l'attrait de parallèles décisifs ; l'ensemble des textes de cette paroi étant désormais connu, à part quelques faibles lacunes, plusieurs hypothèses formulées sur les textes de cet endroit se trouvent désormais exclues. Des éléments notables des parois Nord et Sud de l'antichambre ont été retrouvés, ainsi que la partie méridionale de la paroi Ouest (P/A/W). Si on a pu, à partir de divers fragments, reconstituer une grande partie des textes du passage menant au serdab (P/A-S/S en particulier), en revanche la paroi Nord du passage ouvrant sur la chambre funéraire (P/A-F/N) est apparue totalement intacte avec vingt colonnes de texte<sup>3</sup> ; Maspero n'en avait jadis connu que huit colonnes décrites par lui selon une disposition aberrante, en fait inverse de la réalité. Dans la chambre funéraire enfin, la paroi Est (P/F/E) a pu être remontée presque intégralement, soit que de grands éléments de parois aient été dégagés *in situ*, soit que nous ayons réussi à regrouper

des éléments épars ; seuls étaient connus de Maspero<sup>4</sup>, donc de Sethe<sup>5</sup>, le haut des 23 premières colonnes (12 % environ de la paroi) ; ce sont des textes relatifs au triomphe du roi défunt, qualifié systématiquement d'Orisis. Si nous rencontrons encore beaucoup de difficultés pour la reconstitution des textes de la paroi Nord (P/F/N), où figure en particulier la liste des offrandes, nous avons réussi à remettre en place une grande partie des nombreux éléments du mur Sud (P/F/S) : comme dans toutes les autres pyramides, les inscriptions débutent au droit du sarcophage par le chapitre 213.

La connaissance nouvelle de parois jusqu'ici entièrement manquantes éclaire d'un jour neuf la disposition réelle des textes. Ceux-ci forment des ensembles cohérents ; certains occupent des places en quelque sorte canoniques ; des correspondances se dessinent d'une paroi à l'autre. La traduction des textes ne saurait désormais être une suite décousue de chapitres qui, en fait, étaient destinés à former des groupes constitués. Rien ne donne une idée plus fautive des Textes des Pyramides que la mise bout à bout des « chapitres » tels qu'ils se sont trouvés « classés » dans la mise en synopse par K. Sethe. Comme on le sait, le savant berlinois a donné, avec leurs parallèles rencontrés dans les autres pyramides, d'abord les textes attestés par Ounas, puis les textes de Téli nouveaux par rapport à Ounas, et de même à la suite ceux de Pépi I<sup>er</sup>, Mérenrê et Pépi II que n'avaient pas fait connaître les monuments de leurs prédécesseurs. Si une telle édition constitue un parfait instrument de travail, une présentation de textes traduits se doit, en revanche, de suivre la distribution réelle des textes selon chacune des pyramides.

Pour les textes eux-mêmes, il suffira de dire ici qu'un certain nombre de chapitres nouveaux ont été mis en évidence. D'autres, demeurés fragmentaires, ont reçu le complément de passages nouveaux. Certaines séquences, jusqu'ici réparties suivant des chapitres différents, ont retrouvé leur unité. La tradition textuelle s'est évidemment enrichie de

nombreux apports et d'éléments neufs d'appréciation. Le bilan des particularités graphiques ou grammaticales repérées sera peu à peu présenté. Indiquons seulement que les signes figurant l'homme ou des parties du corps humain sont évités. L'interdit s'étend à certains signes animaux, mais non à tous. Une étude méthodique du système graphique de Pépi I<sup>er</sup> ne pourra être présentée que lorsqu'aura été établie une paléographie en voie de réalisation par M<sup>lle</sup> Isabelle Pierre.

Parallèlement s'est poursuivi le dégagement de l'immense ensemble de décombres qui, à l'Est des vestiges de la pyramide de Pépi I<sup>er</sup>, formait les restes de son temple haut : masses épaisses et indécises de sable et de pierrailles d'où émergeaient d'endroit en endroit d'énormes blocs érodés ; en surface ne se dessinait aucune ligne maîtresse.

Les premières recherches que nous avons menées étaient demeurées modestes. En 1971, nous n'avions encore dégagé que le fond du sanctuaire aux offrandes, les magasins à étage au Sud du sanctuaire, les vestiges de l'antichambre à pilier central, et atteint les ruines de la salle aux cinq niches à statue. La campagne de 1972-1973 a porté sur le sanctuaire aux offrandes et la frange du secteur des magasins qui s'étend immédiatement au Nord de celle-ci. En 1974 a été parachevé le dégagement de la partie centrale du temple intime et amorcée l'étude de l'avant-temple, en particulier l'axe de la cour péristyle. Le déblaiement de la partie Nord de celle-ci a été mené durant la campagne 1975, avec la mise en évidence de deux magasins dont l'un contenait une accumulation remarquable de strates successives de débris. En 1976, on a filé, selon l'axe, en direction de l'Est ; après le dégagement du hall, on a atteint la zone très perturbée de la double porte d'entrée et l'arrivée de la chaussée montante.

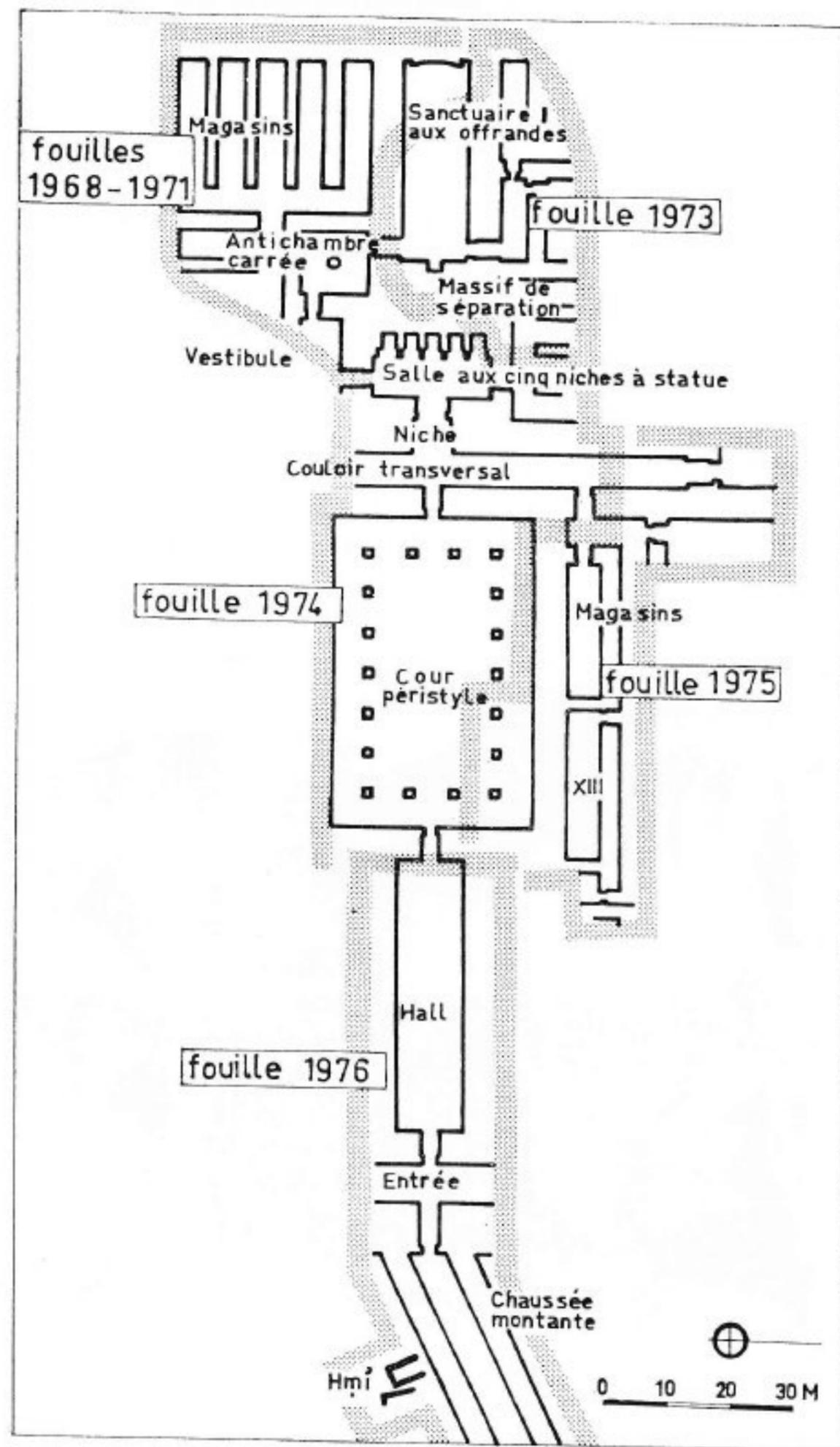
Le dispositif général du temple haut de Pépi I<sup>er</sup> est celui, bien connu, des complexes pyramidaux de la fin de la V<sup>e</sup> et de la VI<sup>e</sup> dynasties (voir plan p. 33). Il faudra certes



FIG. 2. Pépi I<sup>er</sup>. État des fouilles en février 1976. Vue prise d'Ouest en Est.

encore des dégagements complémentaires et un relevé patient pour connaître le détail de celui de Djedkarê-Isési, naguère déblayé par Abdessalam M. Hussein puis Ahmed Fakhry, qui nous avait demandé à J.-Ph. Lauer et à moi-même d'en poursuivre l'étude. Le temple haut d'Ounas<sup>6</sup> sera tout prochainement publié comme l'a été récemment celui de Têti<sup>7</sup>. Une enquête préliminaire en 1972 a permis à la Mission Archéologique Française de mesurer l'état lacunaire du temple haut de Mérenrê, demeuré inachevé; bien entendu, pendant longtemps, le temple le mieux connu a été celui de Pépi II.

Dès à présent, les dégagements de Pépi I<sup>er</sup> nous apportent des éléments nouveaux. Ils confirment que nombre de dimensions correspondent à des cotes rondes de cou-



Pépi I<sup>er</sup>. État des fouilles en février 1976.

dées : la salle des offrandes a 30 coudées de long sur 10 de large ; la même largeur est celle du hall d'entrée ; le couloir transversal, séparant l'avant-temple du temple intime, a 5 coudées de large ; l'épaisseur des murs peut être de 2, 3 ou 4 coudées. Il est hors de propos de décrire ici tous les éléments désormais dégagés du temple ; indiquons seulement qu'au fur et à mesure de la fouille, seuils et montants de porte en granit, fragments de parois, dallages ont été remis en place (fig. 2) ; une restauration, même sommaire, est la condition première de la conservation ; elle constitue aussi la meilleure vérification pour la compréhension du monument.

Tout au long de l'axe du temple ont été mis en évidence les vestiges d'une rigole d'écoulement ; elle est creusée dans une suite de blocs oblongs en calcaire gris, très dur ; fondés sur une semelle filante de sable et de cailloux, ces blocs

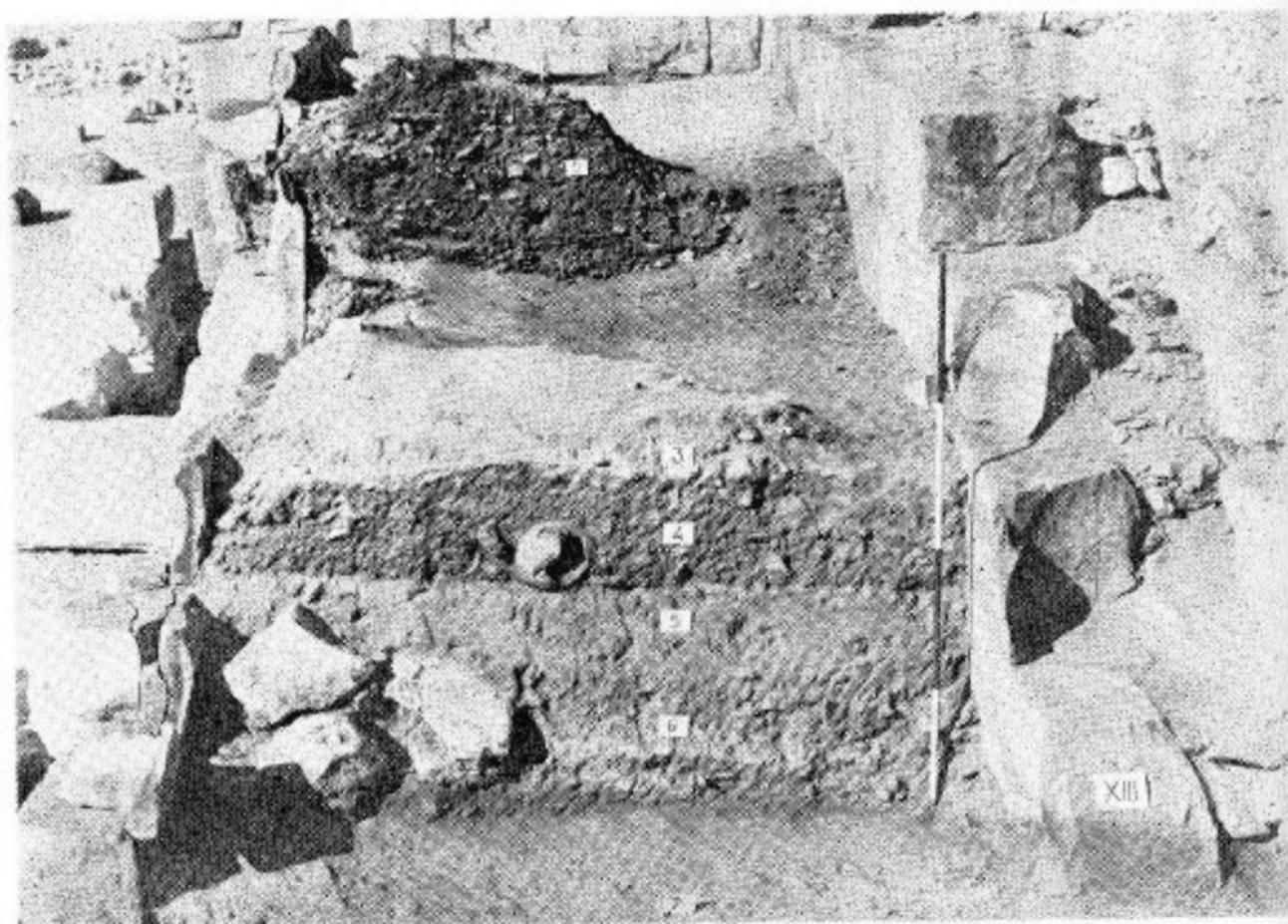


FIG. 3. Pépi I<sup>er</sup>. Magasin XIII. Février 1976. Vue prise de l'Est vers l'Ouest.

sont protégés par une double épaisseur de dalles du sous-dallage. La rigole prend son départ à 2,35 m du mur Est du sanctuaire ; on remarque en ce point, sur le dallage, les traces de ce qui pourrait être l'application d'un autel ; celui-ci, disposé en pleine zone axiale, aurait pu être percé d'un siphon central débouchant dans la rigole. Sur celle-ci donne un autre siphon parfaitement circulaire, creusé dans le bloc de parement du mur Est du sanctuaire : on doit y supposer l'encastrement d'une sorte de lavabo. La rigole se retrouve au-delà de l'épais massif qui sépare le sanctuaire aux offrandes de la salle aux cinq niches à statue, puis à travers la niche et le couloir transversal, tout au long de la cour péristyle et jusqu'au-delà du hall, sous la porte d'entrée du temple.

La fouille méthodique du temple de Pépi I<sup>er</sup> a permis de mettre en évidence le très épais massif qui formait une séparation totale entre le sanctuaire aux offrandes et la salle aux cinq niches ; son noyau est constitué de gros éléments de blocage, parmi lesquels un bloc de remploi provient d'un mastaba. Ainsi est exclue l'existence d'un serdab, tout comme dans les dispositifs analogues qu'on peut suivre de Sahourê jusqu'à Pépi II inclus. Un tel dispositif semble accentuer la distinction entre culte royal d'une part et culte funéraire de l'autre, réservé à la partie la plus occidentale de l'ensemble.

Le passage entre la salle aux cinq niches et le sanctuaire aux offrandes se faisait en contournant le massif par le Sud : il ne subsiste que très peu du vestibule qui donnait également accès aux magasins du Sud ; au centre de l'antichambre carrée se dresse encore un magnifique monolithe de granit *in situ* ; il conjugue un élément du dallage, une base circulaire et un tronçon du fût octogonal du pilier central.

Dans la salle aux cinq niches à statue, celles-ci semblent avoir été d'égale largeur ; chaque chapelle-niche était munie d'une porte, à deux vantaux, ouvrant vers l'extérieur. A l'avant de la salle, le mur de façade du temple intime

connaît un épaissement considérable (largeur : 4,35 m), délimitant deux épais massifs qui rappellent les « *Torbau* » des temples des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> dynasties ; il ne reste rien, dans l'axe, de la niche à escalier. La dénivellation, importante, est identique à celle de Pépi II.

Le long couloir transversal, en contrebas, traverse le temple depuis sa façade Nord jusqu'à sa façade Sud ; il est large de 2,55 m, soit 5 coudées. Il était dallé des blocs d'albâtre reposant sur un sous-dallage en calcaire bien conservé.

Dans l'avant-temple, la cour péristyle comportait 18 piliers dont les bases en granit ont été retrouvées ; la cour était également dallée d'albâtre. Au Nord, deux magasins la flanquent, dont les murs s'élèvent à plus de trois mètres de hauteur ; contrairement à ceux du temple intime, ils ne comportaient pas d'étage. Dans le magasin situé le plus à l'Est (magasin XIII) sont accumulées de nombreuses couches correspondant à des utilisations successives, probablement comme four à chaux (*fig. 3*) ; une fouille minutieuse fournira sans doute des repères chronologiques importants.

La zone du hall d'entrée est très endommagée. Il ne reste pour ainsi dire rien de ses longs murs latéraux. Plusieurs gros fragments subsistent, effondrés, des blocs, se contrebutant les uns les autres, de sa voûte en arc surbaissé ; l'intrados était orné d'étoiles à cinq branches en léger relief. Le hall n'a conservé que quelques éléments de son dallage d'albâtre. Une réfection postérieure y a entraîné l'emploi comme dalles d'un certain nombre de blocs décorés.

Le secteur de l'entrée a été sauvagement exploité en carrière ; les vestiges sont cependant suffisants pour montrer qu'il y avait une double porte comme au temple de Pépi II. Au départ de la chaussée reliant le temple à la vallée est apparu un secteur de tombes de briques ; une seule a été dégagée, au nom de Hemi (*fig. 4*).

Tout au long de la fouille ont été découverts de nombreux fragments de la décoration du temple, malheureusement très cassés et disparates. Ils confirment les infor-

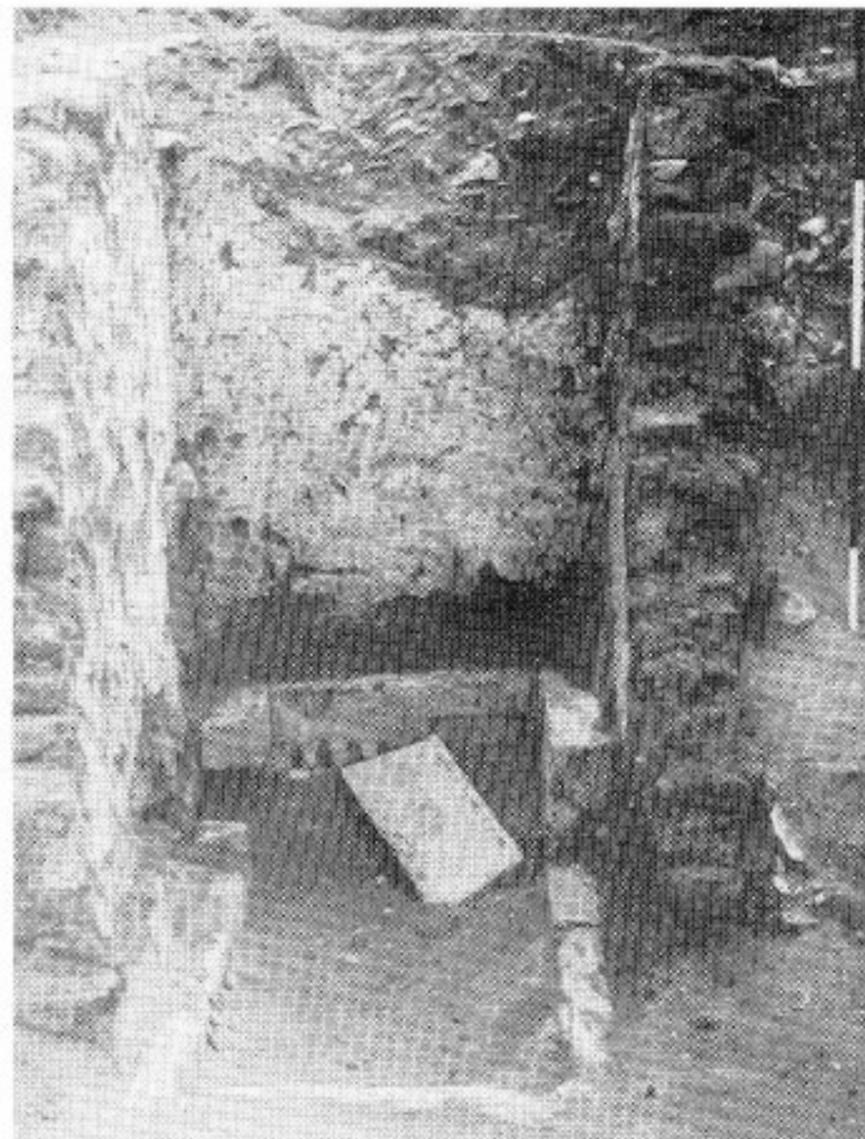


FIG. 4. La tombe de Hemi en cours de dégagement.

mations précédemment recueillies aux temples d'Ounas, Téli et Pépi II. S'y distinguent un fragment de scène d'allaitement, donnant un beau portrait de Pépi I<sup>er</sup> (*fig. 5*), et les éléments d'une nouvelle scène du triomphe de Pharaon sur les Libyens ; de façon remarquable, on retrouve ici les noms déjà bien connus depuis le temple de Sahouré jusqu'au sanctuaire de Taharqa à Kawa, en passant notamment par Pépi II : la princesse *Khout-it-s* et les deux jeunes princes : *Ousa* et *Ouni*. Une attention particulière a été apportée à la collecte des fragments de poterie : ainsi se dessine un Corpus s'étendant de l'Ancien Empire aux époques postérieures d'utilisation ou d'exploitation du temple.

Plusieurs dispositifs de réaménagements, en briques

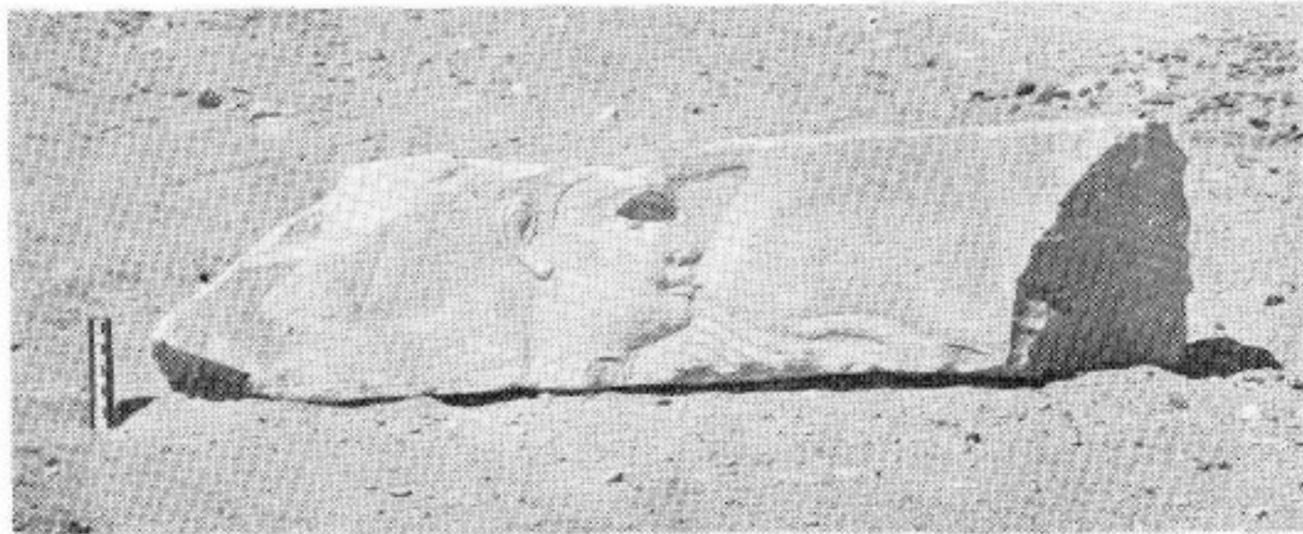


FIG. 5. L'allaitement du pharaon Pépi I<sup>er</sup> par une déesse. Scène appartenant à la décoration du temple haut.

crues, ou en éléments divers de pierres, ont pu être mis en évidence. Surtout sont apparus d'importants fragments de statues, de tables d'offrandes, de stèles de personnages du Moyen Empire<sup>8</sup>. Ils témoignent de l'existence, pour cette période, du culte de Pépi I<sup>er</sup>.

## NOTES

1. J'ai donné une note sur l'ensemble des campagnes 1966-70 dans *BSFE* n° 58, juin 1970, p. 5-18, 8 fig. ; puis notre Vice-Président Jean-Philippe Lauer, en l'honneur de qui est organisée la réunion de ce soir, a rendu compte de la campagne 1971 dans *BSFE* 62, oct. 1971, p. 37-46, 7 fig.

2. Cf. *Orientalia* 43, 1974, pl. XX.

3. Cf. J. Leclant, *A la pyramide de Pépi I<sup>er</sup>, La paroi Nord du passage A-F*, dans *RdE* 27, 1975, p. 137-49.

4. G. Maspero, *Les inscriptions des Pyramides de Saqqarah*, Paris, 1894.

5. K. Sethe, *Die altägyptischen Pyramidentexte*, 2 tomes, Leipzig, 1908-1910.

6. A. Labrousse, J. Leclant et J.-Ph. Lauer, *Mission Archéologique de Saqqarah, II, Le temple haut du complexe funéraire du roi Ounas*, Publ. IFAO, Bibliothèque d'Étude, t. LXXIII, Le Caire, sous presse.

7. J.-Ph. Lauer et J. Leclant, *Mission Archéologique de Saqqarah, I, Le temple haut du complexe funéraire du roi Téli*, Publ. IFAO, BdE, t. LI, Le Caire, 1972.

8. Cf. *Orientalia* 44, 1975, pl. XIII et XV à XVII ; J. Leclant, *Une statue cube de dignitaire memphite du temple haut de Pépi I<sup>er</sup>*, dans *Orientalia Lovaniensia Periodica*, 6/7, 1975 (1976) (*Miscellanea in honorem Josephi Vergote*), p. 355-9, pl. XII-XIII.

## « OSORKON FILS DE MEHYTOUSKHÉ » UN PHARAON OUBLIÉ ?

J. YOYOTTE

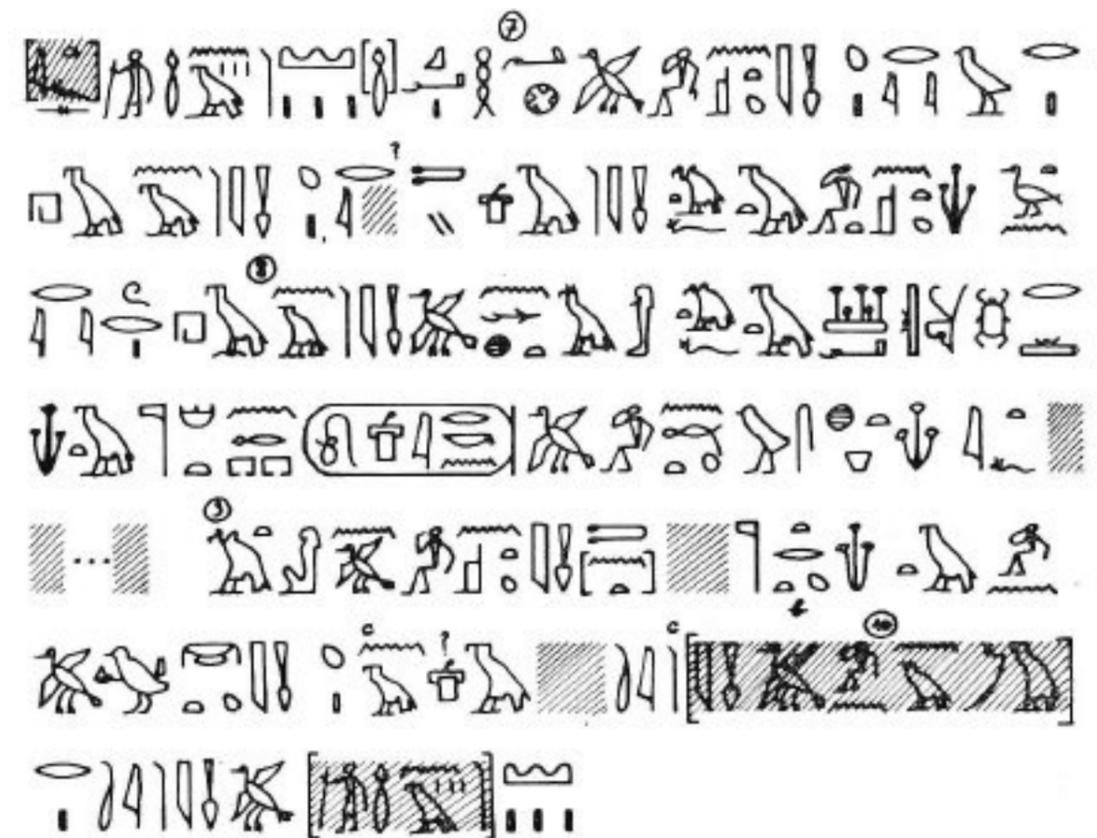
La trame enchevêtrée des péripéties politiques qui troublèrent l'Etat égyptien durant la troisième Période Intermédiaire est bien difficile à reconstituer. Les reconstructions chronologiques et dynastiques, si sérieuses et habiles qu'elles soient, risquent toujours de se trouver démenties par la découverte inopinée de quelque document nouveau. Pour l'instant, en l'absence de telles trouvailles, il me semble qu'il n'y a plus grand chose à dire, depuis que K. A. Kitchen, poussant fort loin l'examen des sources relatives aux dynasties tanite et libyenne, a fourni une critique sérieuse des données et des théories et mis au point, d'une manière peut-être excessivement précise (eu égard aux lacunes de la documentation), la chronologie de cette période<sup>1</sup>.

Ce n'est donc pas sans hésitation qu'on se hasarde à publier une hypothèse à propos de trois documents connus depuis longtemps et, sans les encouragements de certains collègues, j'aurais renoncé à augmenter le volume des théories émises sur la Troisième Période Intermédiaire...

Sur les dalles de la terrasse qui couvre le temple de Khonsou thébain, Lepsius, puis Daressy, avaient pu copier deux longues inscriptions contiguës et maintenant disparues<sup>2</sup>. Contemporains l'un de l'autre, selon toute évidence, les deux textes sont tous deux datés de « l'an VII, 1<sup>er</sup> mois de *shemou* ». Les noms du roi sont détruits dans le texte de droite, mais le texte de gauche permet de rapporter cette date au règne d'« Ousimârê-l'élû-d'Amon Takelot », autrement dit Takelot III, fils d'Osorkon III<sup>3</sup>. Ces inscriptions avaient été gravées pour commémorer des circonstances solennelles qui avaient marqué la carrière de personnages attachés au culte du dieu Khonsou et, selon les tendances de l'époque, leurs auteurs ont tenu à énumérer longuement l'ascendance sur laquelle se fondait leur position sacerdotale. Dans le texte de gauche dont le propos exact est perdu — les premiers mots étant endommagés —, un prêtre énumérait plus de douze ancêtres masculins qui l'avaient précédé dans le service de Khonsou, se contentant, à la fin, de signaler les noms de sa mère et du père de celle-ci<sup>4</sup>. Le texte de droite relatif à l'entrée en fonction, l'« introduction » auprès du dieu (*bs*), d'un « père divin » appelé Ankhefenkhons, faisait figurer, après une invocation à Amonrasonter (l. 2 et suiv.), un arbre généalogique plus élaboré encore que celui de son collègue. On notera que les liens de filiation y sont rendus, tantôt par une expression classique (*sa, sat*), tantôt par une expression néo-égyptienne (*pa-sheri-en, ta-sherit-en*); de même, les fonctions des personnages sont tantôt indiquées devant leur nom, selon l'usage lapidaire, tantôt placées, précédées de l'article défini, derrière ce nom, selon l'usage épistolaire. L'inscription était déjà fort abîmée au temps de Lepsius; Daressy l'a décrite comme « très fruste », mais l'édition qu'il donne de ce qui en restait fournit en général des leçons épigraphiquement et philologiquement plausibles. Il est spécialement déplorable que du début de la généalogie (l. 3-4), il ne reste à peu près rien et que la fin en soit criblée de lacunes, car Ankhefenkhons, visiblement, faisait

remonter fort loin certains segments de son ascendance. Notre homme fut ordonné « père divin » en l'an VII de Takelot III, c'est-à-dire vers le milieu du VIII<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>5</sup>. Or, le dernier personnage cité (l. 13), un ancêtre, probablement, de la mère d'Ankhefenkhons, n'est autre que le « premier prophète d'Amonrasonter Menkheperrê » qui avait régné sur la Thébaïde dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> s., soit près de deux cent cinquante années auparavant.

Dans la partie centrale du texte, les lignes 6-10 (ci-dessous), relativement moins mal conservées, faisaient connaître d'autres figures historiques, à propos, semble-t-il, d'une dame de l'ascendance paternelle d'Ankhefenkhons<sup>6</sup>:



a - a: supposer lacune plus longue que selon Dav. et nom très court

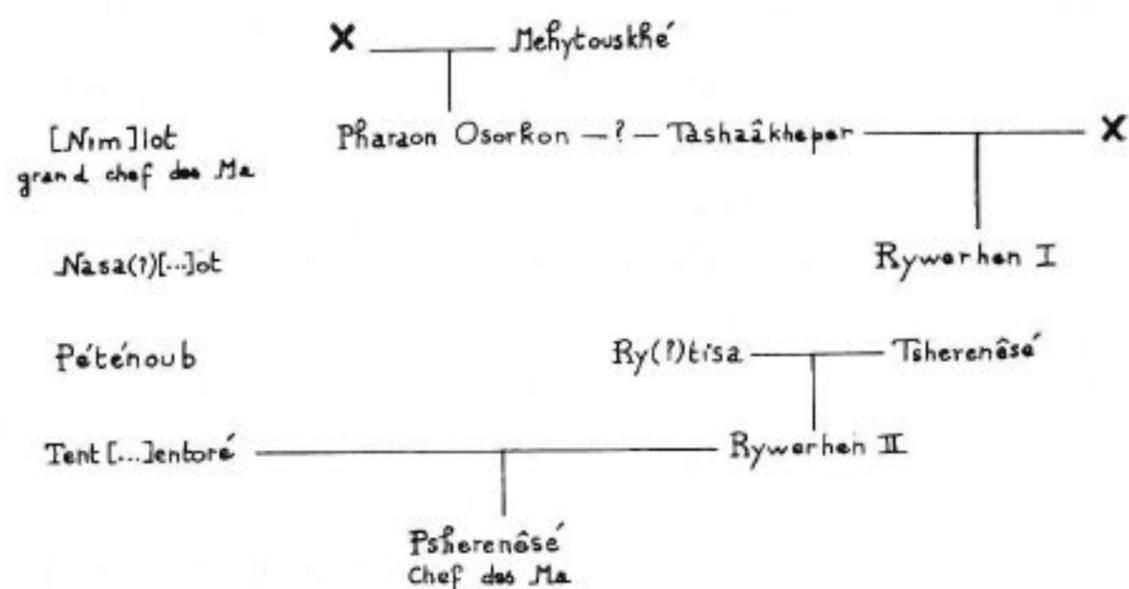
b: Peut-être  $\overline{\text{p}}\overline{\text{a}}\overline{\text{s}}\overline{\text{h}}\overline{\text{e}}\overline{\text{r}}\overline{\text{i}}\overline{\text{e}}\overline{\text{n}}$ .

c - c y avait-il  $\overline{\text{p}}\overline{\text{a}}\overline{\text{s}}\overline{\text{h}}\overline{\text{e}}\overline{\text{r}}\overline{\text{i}}\overline{\text{e}}\overline{\text{n}}$ , *Nimbt?*

« Son [père] étant [le grand chef] des Ma et grand de district Pasherénésé, j.v.,  
 fils de Rywerhen, j.v.,  
 fils de Ry(?)tisa, j.v.,  
 et dont la mère fut Tasherénésé, j.v.,  
 fille de Rywerhen, j.v., le Héros (pa nekht),  
 dont la mère fut Tashaâkheper, j.v., la divine épouse  
 de Pharaon-Osorkon, le fils de Mehytouskhé, j.v.  
 et dont le père [...]. »

La mère de Pasherénésé, j.v., étant Tent[...]entoré, j.v.,  
 la fille de Péténoub, j.v.,  
 fils de Nasa(?)[...]ot [j.v.,  
 le fils de Nim] lot, j.v., le [grand chef des] Ma. »

On peut bâtir, à partir de ces lignes, la généalogie du nommé Pasherénésé :



La titulature de ce personnage est sans doute révélatrice. La fonction de « grand de district » (*aâ-en-qâhet*) comme désignation de hauts dignitaires, chargés du gouvernement de certaines provinces, était apparue sous la XXI<sup>e</sup> dynastie<sup>7</sup>; elle était restée dans les institutions sous Sheshonq I (945-924)<sup>8</sup> et était encore attestée sous Takelot I (889-874)<sup>9</sup>. On ne connaît guère de princes ou grands seigneurs qui se

soient parés du titre de « grand chef des Ma » sous les premiers règnes sheshonquides et c'est à partir d'Osorkon II (874-850) que cette dignité se vulgarise au profit d'enfants royaux et des chefs militaires qui se partagent les provinces<sup>10</sup>. Ceux-ci, en revanche, lorsqu'à partir de 850 environ, leur pouvoir prédominera, ne se donneront pas le titre de « grand de district ». La titulature de notre Pasherénésé semble donc se situer à la charnière entre deux époques, quelque part dans le courant du VIII<sup>e</sup> s.

Du côté de son père comme du côté de sa mère, ce Pasherénésé, au nom bien égyptien, descendait de lignées libyennes. Ses trois premiers ascendants paternels portent des noms barbares, déterminés par le « bois de jet », et qui dénotent l'appartenance de ces gens au peuple libyen des Ma (abréviation de Meshouesh). Spécialement caractéristiques de cette ethnie est le nom *RYWRHN* qui, sous des formes diverses, fut porté par divers seigneurs guerriers de l'époque sheshonquide<sup>11</sup> et qui se maintint, à travers l'époque saïte<sup>12</sup>, jusqu'au temps des Ptolémées<sup>13</sup>. L'arrière-grand-père paternel de Pasherénésé est doté d'une distinction ou d'un surnom, « Le Héros », qui caractérise bien un homme de guerre. Si, d'autre part, la mère et l'aïeul maternel de Pasherénésé portent des noms égyptiens, son arrière-grand-père de ce côté a un nom libyen et, dans le père de ce dernier, « [...]lot, le [grand chef des] Ma », on sera tenté de retrouver « le grand chef des Meshouesh Nimlot », dont le fils Sheshonq fonda vers 945 la XXII<sup>e</sup> dynastie (cette reconstitution aboutirait à situer le *floruit* de Pasherénésé sous le règne d'Osorkon II).

Rejeton par sa mère, à en croire la restitution que nous retenons comme hypothèse de travail, de la dynastie de grands émirs libyens dont le fondateur de la XXII<sup>e</sup> dynastie était issu, Pasherénésé se rattachait par son père à un pharaon. La mère de son triaïeul, Tashaâkheper, aurait été « la divine épouse<sup>14</sup> de Pharaon-Osorkon, fils de Mehytouskhé ». Ce titre exceptionnel d'« épouse divine de Pharaon » marque un lien familial ou moral entre un roi et la dame en

question<sup>15</sup> ; il n'est sans doute pas l'équivalent du fameux titre de « divine épouse d'Amon » puisque la titulaire de ce titre, aux temps tanite et libyen, n'est jamais l'épouse d'un roi, mais celle du seul dieu thébain<sup>16</sup>. Ici, l'expression « épouse divine de Pharaon » pourrait bien caractériser la femme défunte d'un lointain souverain mort<sup>17</sup> ; dans ce cas, il faudrait supposer que Tashaâkheper aura été mariée deux fois : une fois avec ce roi Osorkon, une autre fois avec l'homme à qui elle aura donné Ryourehen le Héros.

Cependant, le gros problème que pose ce passage de la généalogie réside ailleurs : il concerne l'identité même du « Pharaon Osorkon » qu'elle définit comme le fils d'une certaine *Mehytouskhé*... Ce roi qui vivait quatre générations avant Pasherénésé — et bien plus longtemps encore avant le règne de Takelot III sous lequel fut gravée l'inscription — ne saurait être identifié à Osorkon III, père de Takelot III, et ceci d'autant plus que la mère d'Osorkon III se nommait *Kamama*<sup>18</sup>. On ne saurait évidemment y voir Osorkon IV qui régna vers 725 et qui eut d'ailleurs pour « divine mère », à ce qu'il semble, « l'épouse royale *Tadibast* »<sup>19</sup>. Il convient également d'exclure Osorkon II (874-850), non seulement parce que, probablement, Pasherénésé en fut *grosso modo* le contemporain, mais encore parce que la mère de ce roi était une certaine *Kapes*<sup>20</sup>. Faut-il alors penser, à la suite de Daressy, que « l'Osorkon (...) mentionné doit être le premier du nom »<sup>21</sup> ? Il n'en est rien ! La fameuse stèle du Sérapeum sur laquelle, vers 730, un certain Pasenhor énumérait ses ancêtres jusqu'à la quinzième génération et qui a fait connaître aux égyptologues la filiation et l'ordre de succession des premiers rois de la XXII<sup>e</sup> dynastie, nous apprend qu'Osorkon I était né de « la divine mère *Karama* »<sup>22</sup>.

La même stèle de Pasenhor, cependant, comporte un détail qui n'a pas été sans poser un problème : dans la séquence où sont énumérés les ascendants de Sheshonq I, ce roi est dit « fils du divin père et grand chef Nimlot et de la divine mère Tentsepeh » et Nimlot est dit « fils de

Sheshonq, titulaire des mêmes fonctions, et de la mère du roi *Mehytouskhé* »<sup>23</sup> ; ces données généalogiques, concernant les noms des parents et grands-parents, sont confirmées par des inscriptions d'époque, lesquelles attribuent à Sheshonq l'Ancien et à Nimlot le titre de « grand chef des Ma (*var.* des Meshouesh) »<sup>24</sup>. L'expression « le grand chef » était d'ailleurs, aux temps où vivait Pasenhor, une abréviation courante de « grand chef des Ma »<sup>25</sup>. Quant au titre de « père divin » que Pasenhor confère à Nimlot et, implicitement, à Sheshonq, il était traditionnellement attribué aux particuliers dont un fils avait accédé à la divine condition de roi<sup>26</sup>. Le titre de « mère divine » est sans doute ici une formule emphatique, forgée pour désigner les mères des ancêtres royaux<sup>27</sup>. Le fait que l'inscription de Pasenhor ait donné la dignité de « mère de roi » à la mère de Nimlot qui ne fut pas roi, ne laisse pas, en revanche, d'être déconcertant. Pour rendre compte de cette « anomalie », différentes hypothèses ont été envisagées<sup>28</sup>. Par exemple, le terme aurait honoré en *Mehytouskhé* la grand-mère de Sheshonq I<sup>er</sup><sup>29</sup> ; ou bien, la femme du grand chef Sheshonq l'Ancien aurait reçu ce titre pour avoir marié une de ses filles à un des derniers pharaons de la XXI<sup>e</sup> dynastie tanite<sup>30</sup>. Ces explications, de pures conjectures, ne sont pas des plus satisfaisantes (la seconde, notamment, en l'absence de tout document faisant connaître la présumée reine tanite née de *Mehytouskhé*, mériterait d'être au moins corroborée par des exemples prouvant que la belle-mère d'un roi pouvait être désignée par le titre de « mère de roi »).

Les deux petits problèmes respectivement posés par la généalogie de Pasenhor et par celle de Pasherénésé se rapprochent algébriquement :

a) Chez Pasenhor, on rencontre une « mère de roi *Mehytouskhé* », épouse de Sheshonq l'Ancien, lequel — pour s'en tenir à la lettre du texte disant qu'il avait exercé *les mêmes fonctions* qu'allait exercer son fils — était « divin père » en même temps que grand chef des Meshouesh. De la

sorte, ce couple, qui engendra le grand chef Nimlot, aurait aussi engendré un roi.

b) Dans l'arbre généalogique de Pasherensé, on rencontre une Mehytouskhé qui est la mère d'un Pharaon nommé Osorkon et qui, si l'on retient la reconstitution proposée plus haut comme hypothèse de travail (p. 42), aurait pris place une génération avant le grand chef Nimlot qui aurait été lui-même de la génération du roi Osorkon.

Une conclusion s'impose alors automatiquement ! Le grand chef Sheshonq l'Ancien et Mehytouskhé auront engendré, outre le grand chef Nimlot, un autre fils : Osorkon. Ce fils et frère d'émir meshouesh sera devenu pharaon comme le fera plus tard Sheshonq I<sup>er</sup>, fondateur de la XXII<sup>e</sup> dynastie « libyenne » et neveu présumé de notre Osorkon. Un personnage répondant au nom *libyen* d'Osorkon aurait ainsi occupé le trône durant une période correspondant à la fin de la XXI<sup>e</sup> dynastie « tanite » ! En dépit de son fondement logique, cette déduction est surprenante. Pourtant, elle paraît trouver confirmation dans la liste même que l'*Abrégé* ou *Epitomé* subsistant de l'Histoire d'Égypte, que l'Égyptien Manéthon écrivit en grec vers 400, conserve de la XXI<sup>e</sup> dynastie<sup>31</sup>.

Cette liste dénombre sept rois dont les monuments font connaître des mentions ou des traces :

Manéthon	Monuments :	
1 Smendès	Hedjkheperre-l'Élu-de-Rê	Smendès
2 Psousennès	Aâkheperre-l'Élu-d'Amon	Psousennès I
3 Nephercherès	Neferkarê	Amenemnisou
4 Amenophthis	Ousimârê-l'Élu-d'Amon	Amenémopé
5 Osochôr	Aâkheperre-l'Élu-de-Rê	?
6 Psinachès	Neterkheperre-l'Élu-d'Amon	Siamon
7 Psousennès	Titkheperre-l'Élu-de-Rê	Psousennès II

L'identification des personnages n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4 et 7 est bien établie. Le nom *Psinachès*, n<sup>o</sup> 6, n'a pas été retrouvé dans les inscriptions du temps, mais de sérieuses données chro-

nologiques incitent à croire qu'il recouvre la figure de Siamon<sup>32</sup>. Quant au n<sup>o</sup> 5, Eric Young a démontré en 1963 l'existence d'un souverain ayant régné entre Amenémopé et Siamon, roi dont une inscription de Karnak conserve seulement le prénom, « Aâkheperre-l'Élu-de-Rê », et une date, l'an 2<sup>33</sup>. Ce personnage correspondrait au n<sup>o</sup> 6, auquel la tradition manéthonienne attribue six ans de pouvoir et qu'elle appelle *Osochôr*.

Les savants du siècle dernier avaient naturellement été frappés de l'analogie que ce nom, *Osochôr*, présente avec le nom *Osorkon* (*WSRKN*) qui figurait d'autre part sous les transcriptions *Osorchô* et *Osorthôn* (sic), dans l'*Abrégé* de Manéthon où ces formes désignent respectivement deux *Osorkon* des XXII-XXIII<sup>e</sup> dynasties<sup>34</sup>. Brugsch présumait, dès 1859, que « le nom d'Osochor est dû à une écriture vicieuse du nom d'Osorcho »<sup>35</sup> et, par la suite, divers historiens n'ont pas douté qu'un nommé *Osorkon* figurât, à l'origine, parmi les rois de la XXI<sup>e</sup> dynastie manéthonienne. Cependant, les traces, qu'on crut d'abord retrouver de ce pharaon dans les monuments, s'avèrent illusoire avec le progrès des découvertes<sup>36</sup>. Lieblein, ayant soutenu, à partir de 1863, une théorie selon laquelle la XXI<sup>e</sup> dynastie avait régné parallèlement à la XXII<sup>e</sup>, s'en tira en supposant que Manéthon avait abusivement intercalé dans la XXI<sup>e</sup> dynastie un *Osorkon* de la XXII<sup>e</sup><sup>37</sup>. Mais, à la suite du mémoire composé par Maspero à propos des *Momies royales de Deir el-Bahari* (1889), le monde savant, dans son ensemble, se détourna de la chronologie aberrante de Lieblein. Ensuite la masse de sources directes que cette trouvaille de Deir el-Bahari, puis la « deuxième cachette » découverte au même lieu, la « favissa » et le « quai » de Karnak, etc. firent connaître, minimisa la portée documentaire de Manéthon. Les historiens, désormais, se contentèrent, au mieux, de faire passivement état du témoignage apporté par l'auteur gréco-égyptien relativement à un énigmatique *Osochôr*. Pour sûr, le cas était en effet rebutant. — Ou bien on admettait implicitement l'équivalence *Osochôr* = *Osorkon*,

et la présence de ce « Libyen » parmi les « Tanites » faisait douter de l'exactitude de l'*Abrégé* : ainsi Petrie (1905) : « Osokhor appears to be a transposition of name from the XXIInd dynasty »<sup>38</sup> ; ainsi Helck (1956) : « Im Sothisbuch fehlt zunächst, vielleicht nicht zufällig, der bisher nicht belegbare Osochôr », ce qui tendait à donner raison au *Livre de Sothis*, celle des versions pourtant qui, pour l'ordre des rois comme pour les graphies des noms propres, livre la tradition la moins cohérente de l'*Abrégé*<sup>39</sup>. — Ou bien on ne mettait pas en doute le témoignage manéthonien, mais on renonçait pour cela à voir sous Osochôr une « écriture vicieuse » du nom Osorchô : Young fait ainsi toutes réserves vis-à-vis de la « coutume » consistant à tenir cette dérivation pour « évidente »<sup>40</sup>...

Pourtant, comme le disait si bien Gauthier, il reste vrai que le nom d'Osochôr « rappelle, à n'en pas douter, celui des Osorkon »<sup>41</sup> (cette évidence s'est même traduite récemment dans un manuel d'histoire où un lapsus a transformé « Osochor » en « Osorcho »)<sup>42</sup>. De fait, la correction proposée par Brugsch est des plus raisonnables en matière de critique textuelle. Elle répond à une erreur d'un type connu que le latiniste Havet définissait joliment en parlant d'« insérande fourvoyée »<sup>43</sup> : une lettre omise par un copiste travaillant au courant de la plume a été rétablie dans l'interligne ou en marge lors du collationnement de cette première copie. Un deuxième scribe, recopiant ce document collationné, en vient à réinsérer la lettre marginale à un mauvais endroit. L'erreur en cause — dont l'*Épitomé* de Manéthon semble fournir d'autres exemples — remonterait évidemment très haut : à l'abréviateur même de Manéthon ou, du moins, à l'officine de copiste qui vulgarisa son oeuvre dans les milieux alexandrins<sup>44</sup>. La correction « Osochôr = Osorchô = Osorkon » était et reste plausible en elle-même. La seule objection qu'on pût sérieusement lui opposer était que, sauf à taxer arbitrairement d'erreur la tradition manéthonienne, les quatre Osorkon connus et situés appartenaient aux XXII-XXIII<sup>e</sup> dynasties. En recon-

naissant dans le « Pharaon Osorkon fils de Mehytouskhé » un oncle du fondateur de la XXI<sup>e</sup> dynastie, on peut rendre justice à la fois à la judicieuse conjecture de Brugsch et à la liste royale héritée de Manéthon.

Récapitulons donc les données du problème :

1. Mehytouskhé, mère du grand chef Nimlot et grand-mère de Sheshonq I porte le titre inattendu de « mère de roi ».
2. Un roi inconnu, « Osorkon fils de Mehytouskhé » paraît bien avoir appartenu à la même génération que le grand chef Nimlot, père de Sheshonq I.
3. Manéthon connaissait un roi Osorkon qui, précédant les deux derniers rois de la XXI<sup>e</sup> dynastie, aurait vécu 23 ans (selon les chiffres de l'*Épitomé*) ou, selon la chronologie approximative reconstituée d'après les sources égyptiennes, 33 ans avant l'avènement de Sheshonq I.
4. Un roi prénommé Aâkheperrê-l'Élu-de-Rê et qui régna sûrement plus d'un an, précéda les deux derniers rois tanites, correspondant ainsi à l'Osorkon (Osochôr) auquel Manéthon attribue un règne de 6 ans.

La combinaison de ces données incite à conclure qu'un fils de Mehytouskhé, Osorkon, succéda à Amenemopé de Tanis, en prenant le prénom d'Aâkheperrê-l'Élu-de-Rê (inspiré de celui de Psousennès I), qu'il régna au moins un an et plus (et sans doute six ans), puisqu'il céda la place à Siamon (le Psinachès manéthonien). Avec lui, un premier pharaon de souche meshouesh aura, vingt ou trente ans avant le fameux Sheshonq I, occupé le trône d'Égypte et tenu sa cours à Tanis. Si l'on retient cette hypothèse, Osorkon I, successeur de Sheshonq I, n'aurait pas été le premier pharaon de ce nom, mais, afin de ne pas modifier la nomenclature actuelle des Osorkon (et notamment pour ne pas en venir à attribuer à un « Osorkon III » la grande « porte jubilaire » de Boubastis, ni le tombeau I de la nécropole royale de Tanis, deux gloires d'Osorkon II !), il serait sage de leur laisser leurs numéros et de désigner « Osochôr », leur devancier, sous le nom d'« Osorkon l'Ancien ».

Une remarque au passage : pour Manéthon et pour les auteurs grecs — chronologistes et archéologues l'oublie assez souvent —, le terme de « dynastie » (*dynasteia*, litt. « pouvoir ») ne recouvrait pas la notion moderne de

« dynastie » qui sous-entend l'idée de succession par le sang au sein d'une même lignée<sup>45</sup>. On doit plutôt se demander si les dynasties manéthoniennes, définies par une ville, ne sont pas des suites de rois qui fondaient leur pouvoir sur l'hégémonie de cette ville ou du moins sur le prestige du dieu majeur de cette ville, divinité dont ils se disaient « le fils », l'« aimé » ou l'« élu ». En tout cas, dans ces dynasties manéthoniennes sont inclus des souverains dont nos droits dynastiques feraient des usurpateurs : ainsi Amasis dont on sait par Hérodote les origines modestes, ainsi Nectanébo II qui supplanta Téos son cousin germain (sans parler de la XXVII<sup>e</sup> dynastie perse, longue suite de meurtres et de coups d'Etat)... Il serait donc superflu de recourir, pour « légitimer » l'éventuelle intégration d'Osorkon l'Ancien dans la XXI<sup>e</sup> dynastie tanite, de recourir à quelque hypothèse romanesque, d'imaginer par exemple un double mariage de Mehytouskhé, laquelle aurait eu de son union avec Sheshonq l'Ancien le futur grand chef Nimlot et, d'une union antérieure ou postérieure avec un pharaon tanite, le futur roi Osorkon. Sheshonq l'Ancien, d'ailleurs, à prendre *stricto sensu* le texte de Paserhor, méritait de porter le titre de « divin père ».

L'identification proposée ici de l'« Osochôr » manéthonien et du pharaon oublié, Osorkon fils de Mehytouskhé, me paraît combiner les données de façon satisfaisante. Cette hypothèse paradoxale — un « lybien » parmi les « tanites » — implique une modification de l'image théorique qu'on peut se faire de la montée des Meshouesh vers le pouvoir suprême. C'est plus tôt qu'on ne le pensait que ces colons militaires libyens auraient été capables de porter un des leurs sur le trône de Tanis. De fait, de l'influence précoce des familles libyennes implantées en Egypte, depuis l'époque ramesside, sur les milieux dirigeant de ce pays, nous possédions quelques traces dans la prosopographie thébaine. Avant la fin même de la XX<sup>e</sup> dynastie, plusieurs fils du grand-prêtre d'Amon et généralissime du Sud Hérihor (1080-1074 ou 1100-1094) portaient des noms libyens,

indice manifeste d'une parenté ou d'une alliance matrimoniale du dictateur de Thèbes avec les guerriers venus de Marmarique : Masaharta<sup>46</sup>, Masaqaharta<sup>47</sup>, Madenna<sup>48</sup> et, déjà, *Osorkon*<sup>49</sup> ; le nom Masaharta, comme on sait, sera porté, un peu plus tard, par un fils et successeur du pontife thébain Pinodjem I<sup>50</sup>. Et, dans la deuxième cachette de Deir el-Bahari, où les morts du clergé d'Amon furent inhumés durant la deuxième moitié de la XXI<sup>e</sup> dynastie, se trouvaient les restes d'une chanteuse d'Amonrasonter appelée *Tent-SRKN*, « Celle de *SRKN* »<sup>51</sup>. D'après sa forme, ce nom contient manifestement un élément d'origine barbare et, si on suit l'interprétation qui en a été proposée par Ranke, « Celle d'Osorkon »<sup>52</sup>, il confirmerait la popularité relative du nom qu'illustreront plus tard quatre souverains et un fameux grand-prêtre de la période sheshonquide.

## NOTES

1. *The Third Intermediate Period in Egypt (1100-650 B.C.)*, Warminster, 1973.

2. LD III, 258 c ; Daressy, *RT* 18 (1896), 51-2 ; cf. PM II, 2<sup>e</sup> éd., II, 242-3 qui note « fallen from here and removed ». Helen K. Gordon-Jacquet, Roland Cl. Traunecker et Pascal Vernus ont recherché ces textes en vain.

3. A la suite de Daressy, *RT* 35, 143-4, Gauthier, *LR* III, 330, n. 3 et 333, § I, attribue ces inscriptions à Takelot I. Kitchen qui a démontré, *o.c.*, p. 95-7, § 77, que les mentions d'un Ousimârê-Takelot concernaient le troisième du nom (le prénom de Takelot I restant pour l'instant inconnu), indique, *ibid.*, 357, § 319, que les deux généalogies du temple de Khonsou appartenaient probablement à l'an VII de Takelot III. L'interprétation offerte ici de la généalogie d'Ankhefenkhons confirmerait cette datation.

4. On ne retiendra pas les réflexions de Petrie, *A History of Egypt* (1905), p. 245 qui, trompé par l'édition de Lepsius, n'a pas distingué la présence de deux généalogies et les a « télescopées ».

5. Les dates absolues données dans cette communication sont empruntées aux tableaux de Kitchen. On peut les tenir pour *grosso modo* assurées.

6. Il s'agit soit de la dénommée [...]enésé, soit de la dame Espernoub mentionnée aussitôt avant (Ranke, *PN* I, 176, 2, ne connaît Espernoub que comme anthroponyme masculin, mais voir Edwards, *Oracular Amuletic Decrees*, *HTBM* IV, I, p. 30 et II, pl. 10, 6).

7. Stèle funéraire de Psebkhannô, fils du grand-prêtre Menkheperre, commandant dans la région de This et Panopolis, B.M. 642, Randall-Maci-

ver et Mace, *El Amrah and Abydos*, pl. 31 et 34, 8, cf. p. 77-8 (PM V, 68). — Senouasé de Saft el-Hinnah, commandant les archers de Pharaon et gouverneur des marches arabiques, statue Caire 41664, Daressy, *ASAE* 11, 142-3 et groupe Caire JE 46600, id., *ASAE* 20, 124-6.

8. WYHST, gouverneur des Oasis, « The Dakhleh Stela », l. 1-2, an V de Sheshonq I, *JEA* 19, 19 sq. et pl. 5. — Le « fils royal de Ramsès », Djepthaefonkh, qui fut enterré dans la cachette royale de Deir el-Bahari après l'an XI de Sheshonq I, Gauthier, *ASAE* 18, 252-5.

9. Khâmous, fils du grand-prêtre Iouwelot et sans doute installé dans la région de Lycopolis, *Stèle de l'apanage*, l. 23 et 25, Legrain, *ZAEs* 35, 13-6 (sur l'attribution du document au règne de Takelot I, Kitchen, *o.c.*, 121-2, § 96 et 311-2, § 270). — Le dénommé Amen... (?) des canopes Caire CG 4281-3 et 4512, Reisner, *Canopic Jars*, p. 191-3 et 284-5, pl. 41, pourrait être un peu plus récent car, dans l'état présent de ma documentation, le titre de « chanteuse de l'intérieur d'Amon », que sa fille porte, n'est pas attesté avant le règne de Takélot II (*CRAIBL* 1961, 47).

10. Yoyotte, *Mél. Maspero* I, fasc. 4, 138, § 18.

11. YWRHN, fils d'Ankhor, chef des charriers, cercueils emboîtés d'Illahoun : Petrie, *Kahun, Gurob and Hawara*, pl. 25, n° 21-3. — YWRHN, chef des troupes de choc (*twhr*) et gouverneur militaire de la région d'Illahoun : stèle de donation Caire JE 45530 (Memphis, an 6 de Pétoubastis) : Schulman, *JARCE* 5, 33-41, pl. 13, 2. — Sur ces personnages et sur le souvenir d'un « WYLHN fils d'Ankhor », gouverneur de la forteresse de Moïthymis dans la *Geste de Pétoubastis*, Yoyotte, *RdE* 15, 90-1.

12. YWRHN, nain de la déesse Neith, stèle de donation Caire JE 28731 (cf. *BIE*, 2<sup>e</sup> sér. 10, IV) : Daressy, *ASAE* 10, 179, n. 1 et Spiegelberg, *ZAEs* 56, 59-60 et pl. 6. — YWRHN dont le beau nom est Psamétik-soneb, directeur de la flotte royale, deux oushebtis trouvés à Héliopolis : Gauthier, *ASAE* 33, 52, n° 4; cf. De Meulenaere, *Le surnom égyptien à la Basse Époque*, p. 3, n° 1. — X fils de IRWRHN, Harpocrate de bronze Caire CG 38174, Daressy, *Statues de divinités*, I, p. 52.

13. P. démot. Rifeh E 7 (Thompson *apud* Petrie, *Gizeh and Rifeh*, p. 32, § 86) : un nommé WYRHN dans une liste comptable datant de la seconde moitié du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. (*ibid.*, p. 34, § 88).

14. Le groupe « épouse du Dieu » avait été clairement noté par Lepsius et est confirmé par Daressy.

15. Gauthier, *LR* III, p. 330, § 3 et n. 3 faisait de Tashaâkheper une femme d'Osorkon I ce qui est exclu (voir plus bas). — Sander-Hansen, *Das Gottesweib des Amun*, p. 14, n. 1, suppose d'après ce seul exemple que, jusque sous la XXII<sup>e</sup> dyn., le terme de « divine épouse » pouvait servir à désigner une reine.

16. Voir *BSFE* 64, 31-50. — Le dernier examen médical de la momie confirmerait que la Divine Épouse Mâkaré « died at a relatively early age (...) either during childbirth or very shortly thereafter » ; J. E. Harris et K. Weeks, *X-Raying the Pharaohs* (1973), p. 173-5. Il faudrait ainsi revenir sur l'idée que l'Adoratrice était vouée à la virginité dès la XXI<sup>e</sup> dynastie. Il n'en reste pas moins que les titulatures de cette Divine Épouse et celle des adoratrices postérieures excluent que les épouses d'Amon aient été en même temps « épouses de roi ».

17. Comparer la reprise, à l'époque libyenne, du titre de « divine mère » — qui, à cette époque était généralement une distinction sacerdotale thébaine — pour désigner les mères de roi, peut-être par analogie avec le vieux titre de « divin père » (voir plus bas n. 26) : ainsi *Stèles Sérap.*, n° 31 (plus bas n. 20) et l'« égide » Louvre E 7167 (plus bas, n. 19). — Sur les mères divines, Gross-Mertz, *Certain Titles of Egyptian Queens*, Dissert. Chicago, 1952, p. 157-60.

18. Inscr. 6 et 7 du « Quai » de Karnak, Beckerath, *JARCE* 5, 49, cf. aussi 44-5 ; Kitchen, *The Third Intermediate Period*, p. 93-4, § 74.

19. Modèle votif de collier-menat (« égide »), bronze, Louvre E. 7167 (ex-Coll. Hilton-Price, n° 2520) : Hilton Price, *TSBA* 9/1 (1886), 50 et Legrain, *RT* 28 (1906), 154 ; cf. *GLR* III, p. 399, § 74 et 400, § IV ; PM IV, 34.

20. Montet, *Osorkon* II, p. 72, pl. 22-3 ; *Stèles Sérap.*, n° 31, l. 9-10 (Malinine, Posener et Vercoutter, *Catalogue des Stèles du Sérapeum de Memphis*, I, *Texte*, p. 30-1, *Planches*, pl. 10.

21. *RT* 18, 51 suivi par *GLR* III/2 (1914), p. 339, § 3.

22. *Stèles Sérap.*, n° 31, l. 10-1.

23. *Ibid.*, l. 11-2.

24. Décret de Kôm es-Sultan, l. 3, 9-10, 20, etc., Blackmann, *JEA* 27, 83-95, pl. 10-2. — Stèle vue dans le commerce au Caire, Daressy, *ASAE* 16, 177. — Pectoral Caire JE 72171, Montet, *Psousennès*, p. 43-5, n° 219, pl. 28. — Bloc remployé à Bouto, James, *JEA* 51, 15.

25. Yoyotte, *Mél. Maspero* I, fasc. 4, 123, § 3.

26. Gardiner, *Onom.* I, p. 49\*-50\* ; Habachi, *ASAE* 55, 167 sq. ; Yoyotte, *JA* 1972, 257, n. 5.

27. Voir plus haut n. 17.

28. Lepsius, *Ueber die aegyptische XXII. Königsdynastie*, Berlin *Abh.* 1856, 26-7, proposa de corriger en « fille royale », amendement parfaitement arbitraire. — Sethe, dans *Unters.* I (1896), supposait que le grand chef Nimlot, comme le pontife Herihor auparavant, « wohl schon (...) königliche Gewalt ohne den Namen ausgeübt hatte » et il se référait au cas de la « mère de roi » Nodjmé, qu'il supposait la mère de Herihor. On objectera : 1° que rien ne prouve que Nimlot se soit jamais conféré des titres et attributs royaux, comme Herihor l'avait fait occasionnellement dans le décor du temple de Khonsou thébain ; 2° que la reine Nodjmé fut assurément l'épouse et non la mère de Herihor et qu'il est raisonnable d'en faire la mère du pharaon Smendès, Kitchen, *o.c.*, 40-3, § 37-8. — A ma connaissance, une révision systématique de la documentation confirme pleinement la conclusion de Barbara Gross-Mertz, *o.c.*, p. 3-4 : « There are numerous women whose position is known only from the fact that they are called « king's mother » in a relief or inscription of a particular ruler. These statements are taken literally, partly because no exceptions are known and partly because no other interpretation seems reasonable ».

29. *GLR* III, p. 318, n. 3.

30. Kitchen, *The Third Intermediate Period*, p. 112.

31. Fragments 58 et 59, éd. Waddell, *Manetho* (Loeb Classical Library), p. 154-7 ; cf. aussi C. Müller, *Fragmenta Historicorum Graecorum* II (1848), p. 590 ; Jacoby, *Fragmente der griechischen Historiker*, III C, p. 44-5.

32. Kitchen, *o.c.*, p. 7, § 4. — L'ensemble des données atteste la durée et l'importance du règne de Siamon. On a donc du mal à imaginer que Manéthon, qui connaissait l'obscur Neferkarê-Amenemnisou, l'ait ignoré. Reste à trouver une explication satisfaisante du nom ou surnom Psinachès.

33. *JARCE* 2, 100-1.

34. Osorthôn = Osorkon I (Fragm. 60-61 : Waddell, p. 158-61) ; Osorchô de la XXIII<sup>e</sup> dyn. = Osorkon III (?) ou un roi inconnu (Fr. 62, *ibid.*, p. 160-2). La glose concernant la seconde figure : « les Égyptiens l'appellent Héraclès » implique une réinterprétation : *Osorchôn* était compris « Osiris-Khonsou ». Pour la notation *chôn* du nom de Khonsou, Hopfner, *ArOr* 15, 19-20 ; pour Khonsou = Héraclès, Quaegebeur, *OLP* 6-7, 471-2. — Sur l'origine libyenne du nom Osorkon, Masson, *Semitica* 25 (1975), 78-9 ; sur la survivance aux basses époques, De Meulenaere, *CdE* XXXI/62, 255-6.

35. *Histoire d'Égypte depuis les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours*, p. 214.

36. L'idée de Lepsius *apud* Bunsen, *Aegyptens Stelle in der Weltgeschichte*, III, p. 3. Buch (1845), p. 121 (malencontreusement suivi par Müller, *o.c.* n. 31) et *ZAeS* 20 (1882), 114, qui, au prix d'une correction forcée, retrouvait Herihor sous Osochôr, fit long feu. — Brugsch, *o.c.*, p. 222, a cru d'abord pouvoir retrouver Osochôr dans le roi Osorkon qui eût pour fils le grand-prêtre Sheshonq; il s'agit en fait d'Osorkon I, fils de Sheshonq I (Maspero, *Les Momies royales de Deir el-Bahari*, *MMAF* I/4, p. 642). — Wiedemann, *ZAeS* 20 (1882), 88 et *Aeg. Gesch.* II (1884), 540, suggéra un moment de chercher le prénom d'Osochôr parmi les cartouches nouveaux découverts sur des monuments de Tanis. Il y renonça de lui-même, les prénoms en questions étant ceux de rois de la Deuxième Période Intermédiaire.

37. *ZAeS* 7 (1869), 127; cf. aussi *Aegypt. Chronologie* (1863), p. 81 et *Recherches sur l'histoire et la civilisation de l'ancienne Égypte* (1910), p. 365.

38. *A History of Egypt* (1905), III, p. 225.

39. *Untersuchungen zu Manetho* (*Unters.* 18), p. 47.

40. *JARCE* 2 (1963), 225.

41. *LR* III/2 (1914), p. 294, n. 1.

42. Helck, *Geschichte des alten Aegyptens* (1968), p. 220.

43. Communication de Jean Irigoin, renvoyant au *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*.

44. Autres exemples possibles d'« insérantes fourvoyées » dans l'*Épitomé* de Manéthon : *Stéphinatès* pour \**Téfinastès* = *Tefnachté* (Fragm. 68-69); *Amenophath* pour \**Menophta* = *Merneptah* (Fragm. 52).

45. De Liddell et Scott, *A Greek-English Lexicon*, éd. 1940, p. 452-3, comme de Bailly, *Dictionnaire grec-français*, éd. 1950, il ressort que le grec ancien n'employait pas le mot *dynasteia* avec le sens de « suite de souverains issus du même sang ».

46. *LD* III, 247 a, 7<sup>e</sup> prince; cf. *GLR* III/2, p. 238, § 7.

47. *LD* III, 247 a, 8<sup>e</sup> prince; cf. *GLR* III/2, p. 239, § 8. — Sur la finale caractéristique du nom, voir ici n. 50.

48. *LD* III, 247 b, 19<sup>e</sup> prince; corriger *GLR* III, p. 240, § 19, « *Madenneb* » en *Madenna*, d'après Wente (cité plus bas n. 49) et comparer l'ethnique *Mideni* (Desanges, *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique* (1962), p. 114). — Les 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> princes de la procession, *LD* III, 247 b, portent eux aussi des noms étrangers : [...]*aNM* et [...]*MMSN* (cf. *GLR* III/2, p. 239, § 15-6).

49. Ce nom, porté par le 17<sup>e</sup> prince n'avait pas été lu exactement dans *LD*, l. c. (d'où *GLR* III/2, p. 239, § 17). Voir Wente, *Was Paiankh Herihor's Son?*, dans *Drevie Vostok* (Mél. Korostovstsev) I (1975), 36-8.

50. *GLR* III/2, p. 261-2; Spiegelberg, *ZAeS* 53, 13-4. — Pour la finale libyenne *HRT*, comparer le nom d'un grand chef des Ma, *WSHRT* (Daressy, *ASAE* 8, 284).

51. Cf. au Musée du Caire son papyrus « mythologique » à vignettes, signalé par Chassinat, *BIFAO* 3, 136 et Ranke, *PN* II, 326, 8; son coffret à shabtis, Daressy, *ASAE* 8, 5, B 50 (*MPM* I/2, 641); ses shabtis, Daressy, *o.c.*, 17, Petrie, *Shabtis*, n° 318, cf. p. 14 et pl. XXI, col. gauche, 64<sup>e</sup> ligne. Les exemplaires signalés dans Newberry, *Fun. Stat. (CGC)* I, p. 75-6, n° 47131-140 et mal datés « XIXth to XXth dynasty », présentent des variantes défectives : *Tent-SRN* (*PN* I, 363, 2, qu'il n'y a pas lieu de distinguer de *PN* I, 363, 3).

52. *PN* I, 363, 3 et II, 326, n. 4.

## LE SISTRE STROZZI

(à propos des objets cultuels isiaques en Italie)

NICOLE GENAILLE

Les recherches sur la diffusion des cultes égyptiens dans le monde gréco-romain sont en plein essor et la nécessité de réunir la documentation, tant archéologique qu'épigraphique, est de plus en plus évidente. Ce travail peut être accompli selon une répartition géographique ou selon une répartition typologique : j'ai réuni ces deux méthodes en m'intéressant, sous la direction de M. le Professeur Leclant, au matériel cultuel trouvé en Italie et, plus particulièrement, aux instruments de musique. Cela m'a valu la découverte que je présente aujourd'hui.

Le sistre est depuis longtemps reconnu comme l'instrument cultuel typique des religions égyptiennes dans le monde gréco-romain, et mes inventaires systématiques confirment son importance. Les dieux, Isis, Sérapis, Harpocrate, Anubis, le brandissent comme emblème<sup>1</sup>; les prêtres et les fidèles le font sculpter sur leur autel funéraire comme le symbole de leur appartenance isiaque<sup>2</sup> et ils l'agitent lors des cérémonies, comme le montrent les célèbres peintures d'Herculanum<sup>3</sup>.

Malheureusement, les objets eux-mêmes ont été retrouvés en nombre plus faible qu'on ne s'y attendrait d'après l'abon-

dance des représentations. L'ensemble le plus riche est celui de Pompéi : sur une vingtaine de sistres en bronze et en argent, deux proviennent du temple d'Isis lui-même, d'autres ont été trouvés à proximité immédiate<sup>4</sup>. Ces documents sont de provenance sûre, d'utilisation datable. Ils ont aussi l'intérêt de faire mieux comprendre comment ont disparu certains des sistres utilisés dans le monde romain : le métal a pu en être fondu. Mais le type des sistres entre également en jeu. Si nous comparons le sistre n° 2391 du Musée National de Naples, trouvé à Pompéi, avec le sistre n° 53327 du Musée du Caire<sup>5</sup> de provenance inconnue, mais très vraisemblablement égyptienne, les ressemblances sont évidentes. Le manche du sistre du Caire est formé de Bès, monté sur une fleur de lotus flanquée de deux lions (ou sphinx), avec, au-dessus de Bès, jaillissant d'une autre corolle, un double masque hathorique entouré de cobras dressés. On reconnaît bien qu'érodés, par comparaison, les mêmes éléments sur le sistre de Pompéi. Le sommet du sistre du Caire compose une véritable scène de genre : la chatte de Bastet, couchée, regarde sa portée de chatons attaquer un coq. Plus sobrement, le sommet du sistre de Naples oppose la chatte et un oiseau. Plusieurs des sistres italiens sont ainsi sûrement non pas des instruments fabriqués en Italie, mais des objets importés d'Égypte<sup>6</sup>.

Les sistres trouvés en Italie il y a longtemps risquent donc fort, si leur lieu de découverte n'a pas été consigné, s'ils ont été acquis par des collectionneurs, d'appartenir actuellement aux collections égyptiennes de divers musées. J'ai fait des recherches en ce sens.

L'été dernier, j'ai été très aimablement accueillie au Musée Archéologique de Florence par le P<sup>r</sup> Maetzke et le D<sup>r</sup> Del Francia que je suis heureuse de remercier ici. Ils m'ont permis d'étudier leur collection de sistres et, en particulier, deux d'entre eux que leur style attestait d'époque gréco-romaine. Les recherches du D<sup>r</sup> Del Francia sur l'histoire du Musée de Florence, à travers les inventaires de la coll. Médicis, lui avaient donné la conviction que ces objets

provenaient tous deux de Rome. Or, le plus simple de ces deux sistres (fig. 1 et 2) m'intéressait particulièrement car je connaissais des objets de ce type, l'un au British Museum, l'autre au Musée de Bologne (voir fig. 6), dans les collections égyptiennes<sup>7</sup>.

Le D<sup>r</sup> Del Francia m'a communiqué sa bibliographie, où figurait l'ouvrage bien connu de Bernard de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée*. Je m'y suis donc reportée. J'ai trouvé là une planche de gravures sans références claires, parmi lesquelles l'autre sistre de Florence et un sistre, sans doute romain, qui est aujourd'hui au Musée de Berlin, et que Montfaucon dédouble, d'après deux sources différentes<sup>8</sup>. Pour commenter sa planche, Montfaucon donne du sistre la pittoresque définition que voici :

« C'est un instrument long avec un manche ; le milieu en est vuide, et la partie d'en haut, plus large que celle d'en bas, finit ordinairement en demi-cercle. Ce milieu vuide est traversé de baguettes... » C'est beaucoup plus loin que le lecteur apprend que « L'usage du sistre dans les mystères d'Isis, était... pour faire du bruit dans les temples et dans les processions ». Cependant, à la fin de cette notice, j'ai relevé la remarque : « Le P. Bacchini, Bénédictin d'Italie, ... a fait une dissertation aussi solide que savante sur les sistres... »<sup>9</sup>.

J'ai été assez heureuse pour trouver la dissertation du P. Bacchini à la Bibliothèque Nationale. Cet opuscule en latin, de 25 p. et 3 pl., daté de 1691, intitulé *De Sistris*, est la publication, aussi scientifique qu'il est possible de l'imaginer pour l'époque, d'un sistre du même type que celui de Florence. Or le problème central de la dissertation de Benedetto Bacchini est précisément de savoir si l'objet a été fabriqué en Italie ou en Égypte. En effet, l'auteur n'omet pas de préciser le lieu de découverte du sistre : *Via Aurelia in Suburbana Villa Ill<sup>mi</sup> Laurentij de Corsinis*, « sur la Via Aurelia, dans la villa suburbaine de Laurent Corsini ». Il s'agissait visiblement d'une trouvaille récente que Laurent Corsini venait d'offrir à Léon Strozzi, dont les armoiries sont

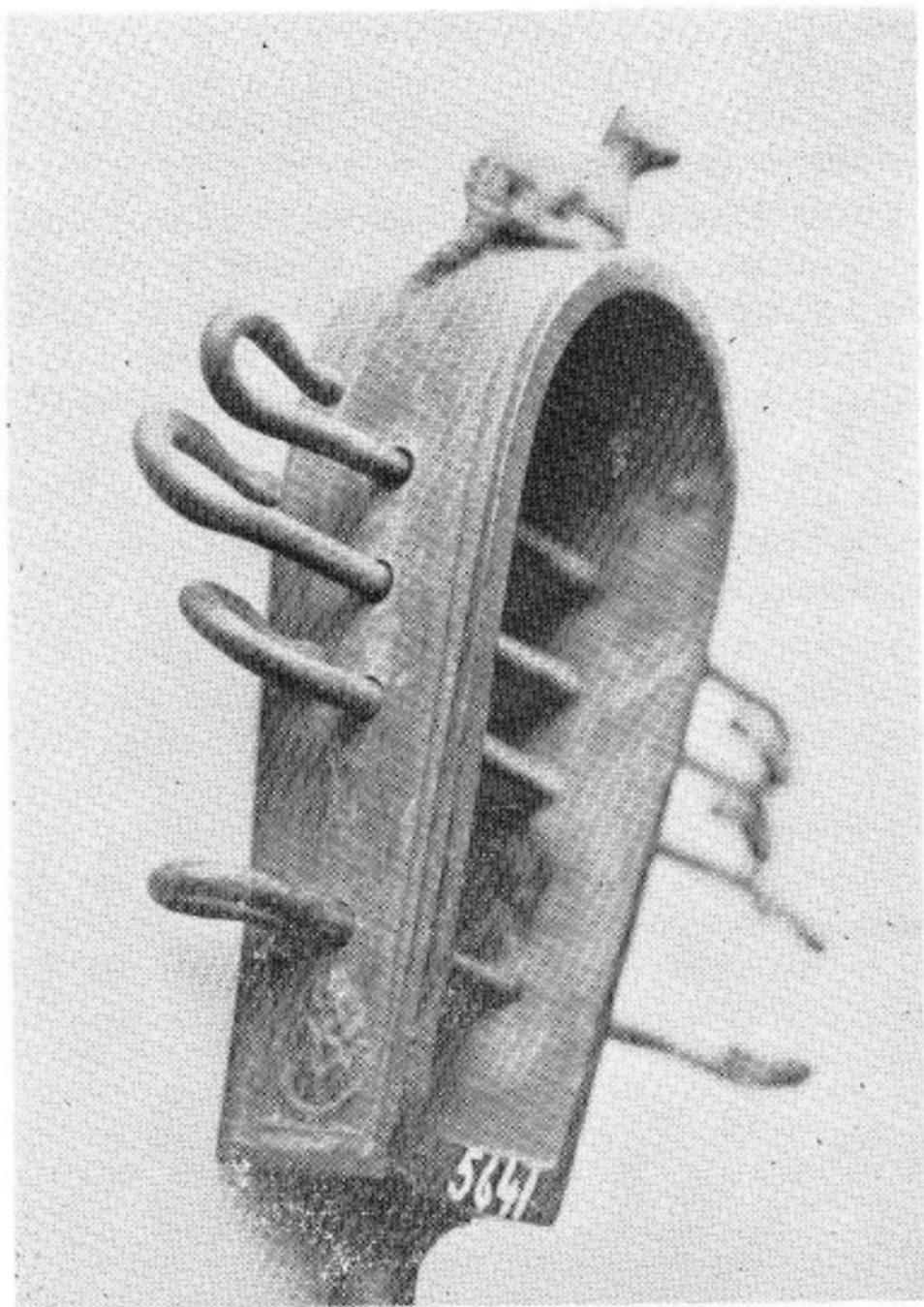


FIG. 1. Florence, n° 5641: l'atef déformé.

gravées près du sistre (*ab eodem dono datum D. Leoni Strozze*) (fig. 3). Léon Strozzi, à son tour, avait demandé à son ami, l'archéologue Bacchini, d'en faire l'étude.

Ces indications m'offraient une nouvelle bibliographie

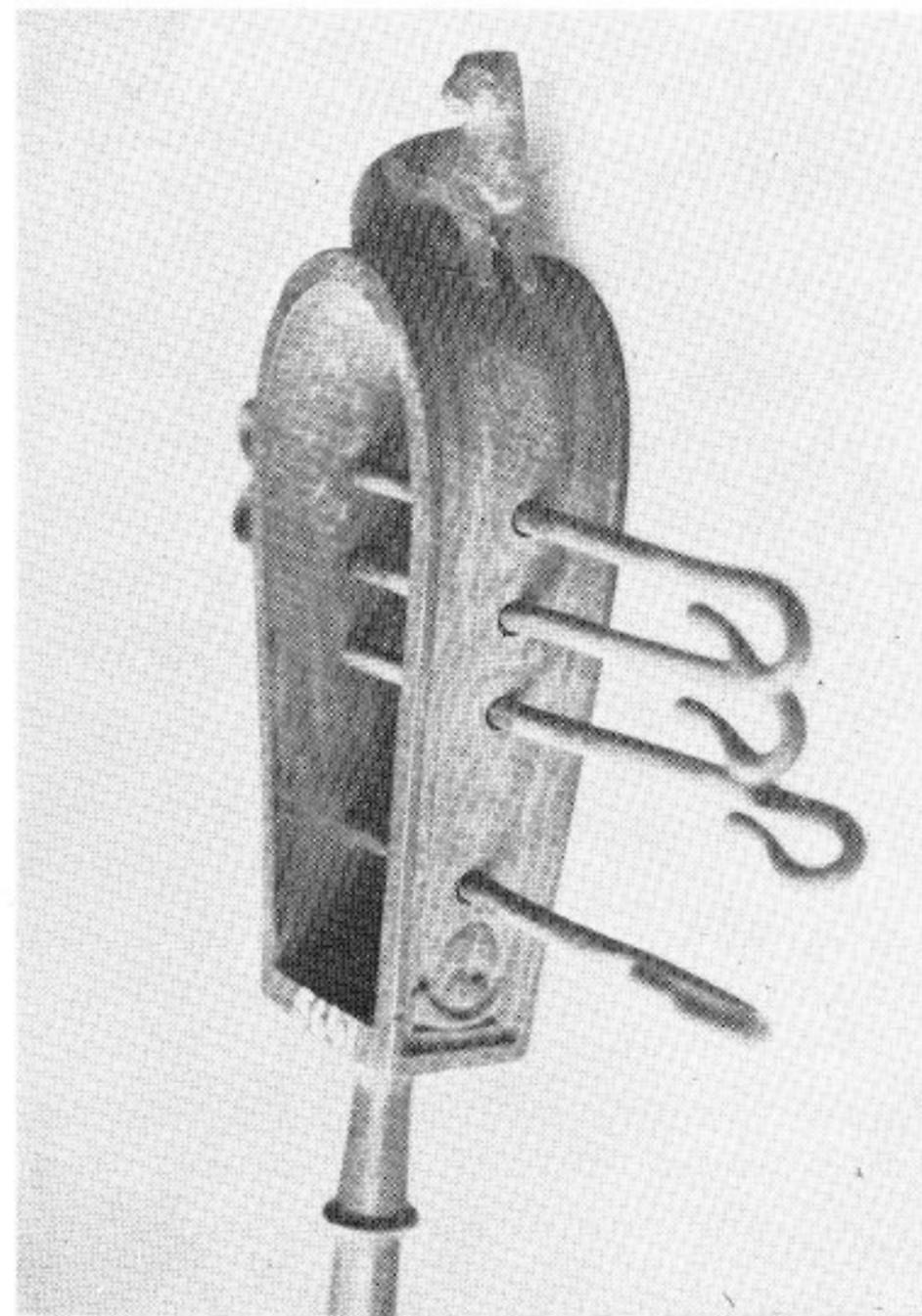


FIG. 2. Florence, n° 5641: la couronne isiaque.

pour ce sistre, baptisé « sistre Strozzi » par plusieurs écrivains du 18<sup>e</sup> s., tels Fabretti et Montfaucon dans son chapitre sur les instruments de musique<sup>10</sup>. Elles ouvraient la voie à de nouvelles recherches sur les circonstances de la découverte de ce document. Quelle était cette « villa suburbaine » de Laurent Corsini ?

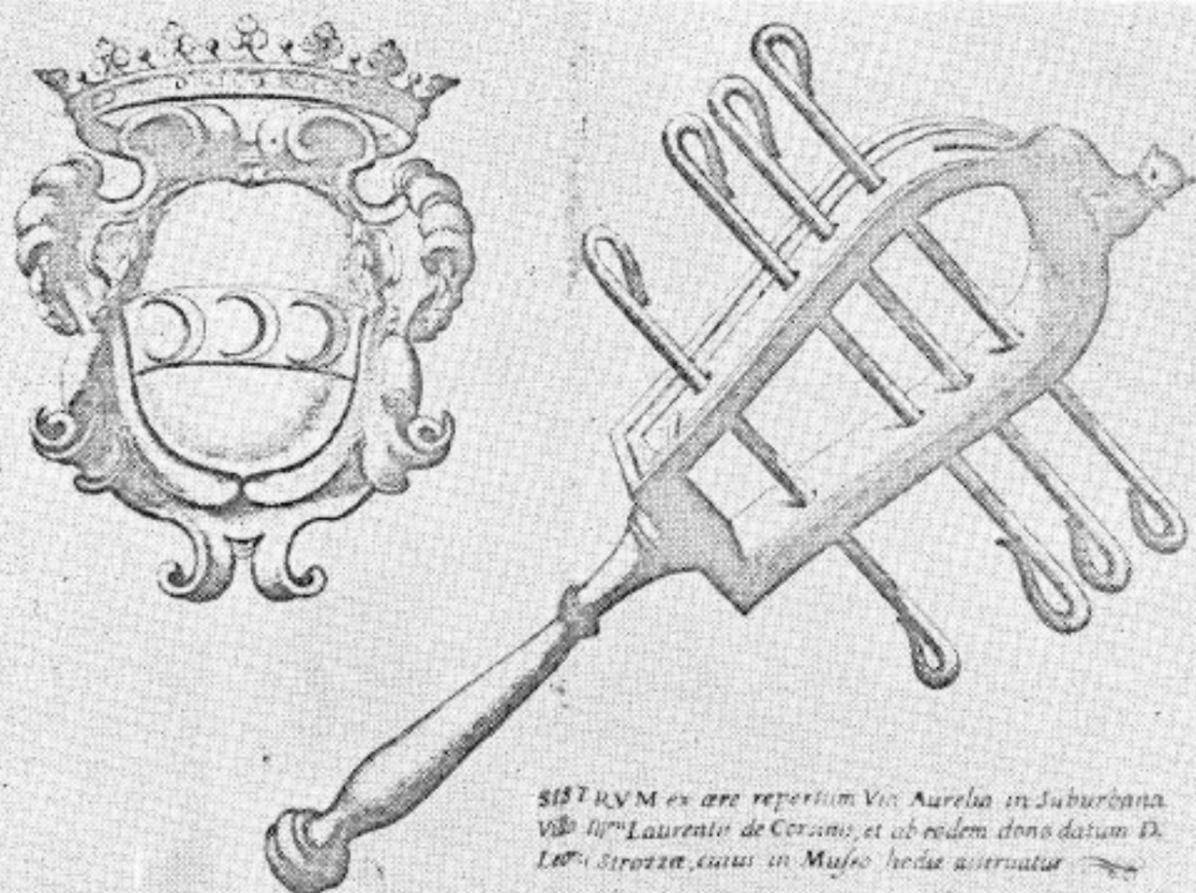


FIG. 3. Bacchini, De Sistris, le sistre Strozzi.

La famille Corsini, originaire de Florence, s'est fixée partiellement à Rome au cours du 17<sup>e</sup> s.<sup>11</sup>. Laurent Corsini, né en 1652, est devenu pape en 1730 sous le nom de Clément XII. En 1691, à 39 ans, il n'avait pas encore acquis le Palais Corsini, aujourd'hui siège de l'Accademia dei Lincei, ni la villa attenante. Mais il avait hérité d'un oncle cardinal une villa dite depuis « Villa Corsini », située au-delà de la Porte Saint-Pancrace, le long de la Via Aurelia Antica<sup>12</sup>. C'est là qu'a été trouvé notre sistre.

La villa, jusqu'à sa destruction en 1849, au cours du siège de Rome, se composait de deux pavillons de plaisance, de jardins, de potagers et de vignes. Le pavillon secondaire a sans doute été construit après 1730. Le pavillon principal et l'accès monumental, face à la Porte Saint-Pancrace,

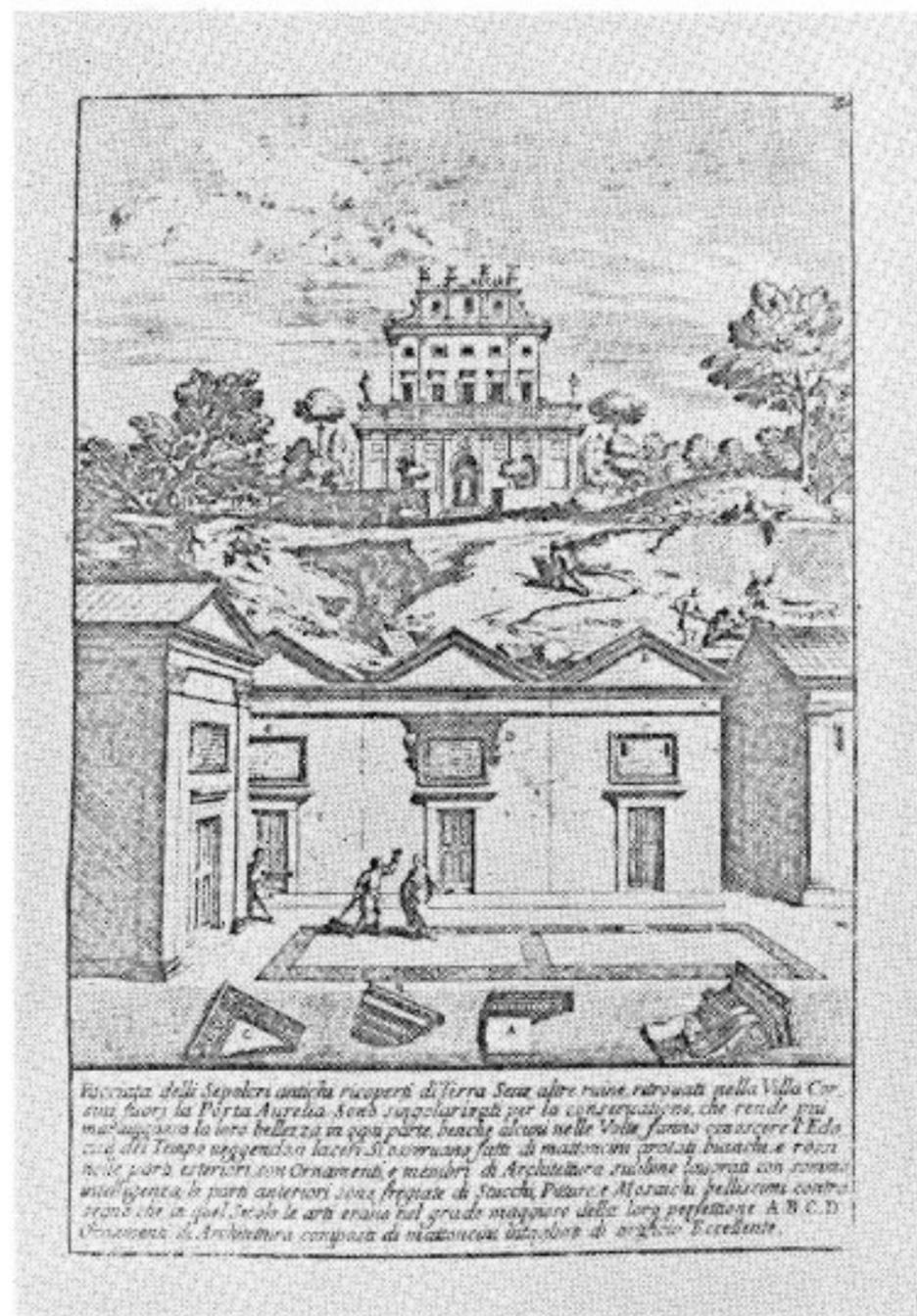


FIG. 4. Bartoli, Gli Antichi Sepolcri, pl. 4: Villa Corsini, pavillon principal et nécropole antique.

étaient en construction à l'époque qui nous occupe. En effet, un érudit, Pietro Santi Bartoli, a gravé, dans un ouvrage de 1697, les découvertes archéologiques impressionnantes faites pendant la construction du pavillon Corsini<sup>13</sup> (fig. 4). Il s'agit de toute une nécropole (fig. 5), avec urnes, peintures, mosaïques, statues, objets funéraires variés. Les

fouilles avaient commencé avant 1691, car un autre recueil de Bartoli, paru cette année-là, présente déjà une planche reprise en 1697<sup>14</sup>.

Pour permettre d'édifier les escaliers et les jardins, certaines tombes ont été abattues. Bartoli s'en indigna ; mais les objets d'art et les inscriptions ont été recueillis par le propriétaire de la villa, Laurent Corsini. Ils sont entrés dans

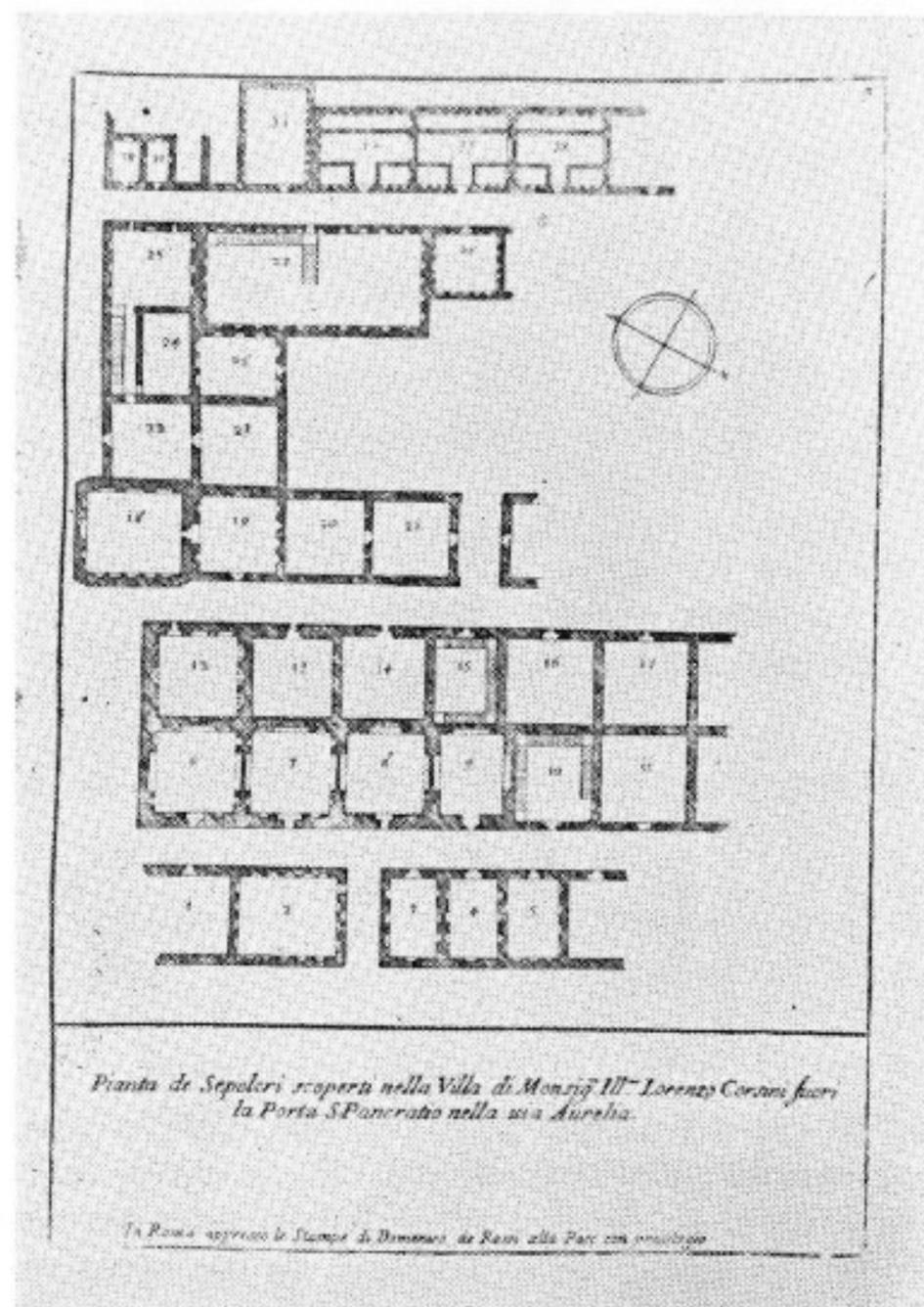


FIG. 5. Bartoli, pl. 3: plan de la nécropole.

sa collection, ou ils ont été offerts à ses parents et à ses amis collectionneurs. C'est ainsi que notre sistre est devenu propriété de Léon Strozzi, cousin germain de Laurent Corsini<sup>15</sup>. C'est ainsi également que des monuments funéraires, restés dans la villa Corsini, ont été acquis avec elle en 1854 par la famille Doria-Pamphili, dont la villa était voisine<sup>16</sup>. Or, parmi ces monuments funéraires, se trouve l'autel élevé par Valeria Prima à ses filles Flavia Taelite et Flavia Faustilla. L'inscription de cet autel encadre le relief d'une prêtresse d'Isis portant le sistre et la situle<sup>17</sup>. Peut-être le sistre Strozzi appartenait-il à cette prêtresse ? Peut-être plusieurs fidèles d'Isis étaient-ils ensevelis dans cette région de la nécropole du Janicule ? Quoi qu'il en soit, il est intéressant de constater que ce sistre avait été emporté par le fidèle dans sa tombe<sup>18</sup>.

Qu'en est-il maintenant, pour reprendre la question posée par Bacchini, de l'origine de fabrication de cet objet utilisé en Italie ? Bacchini le pense romain. Il fonde son argumentation sur une étude précise du document et sur des remarques, inattendues à son époque, à propos des syncrétismes dans les cultes orientaux. Pour lui, en effet, le relief sur un des côtés du sistre (voir fig. 1) est une pomme de pin empruntée au culte de Cybèle, et une telle assimilation a toutes chances de s'être produite à Rome et non en Egypte. L'argument est intéressant. Bacchini ne pouvait guère deviner en 1691 qu'il s'agit en fait de la déformation des couronnes que l'on observe sur certains sistres tardifs : la coiffure « isiaque » d'un côté, l'*atef* osirien de l'autre coiffaient les serpents dressés autour de la tête hathorique. La « pomme de pin » de Bacchini représente l'*atef* ; sur l'autre côté du sistre, la couronne isiaque est moins déformée<sup>19</sup> (voir fig. 2).

S'il n'y a donc sans doute pas de témoignage de syncrétisme sur le sistre Strozzi, il me semble pourtant que l'excès même de la déformation des couronnes plaide en faveur d'une imitation romaine. Un autre fait appuie cette hypothèse, c'est le nombre des objets de ce type. Outre les exemplaires de Florence, de Londres et de Bologne (fig. 6),

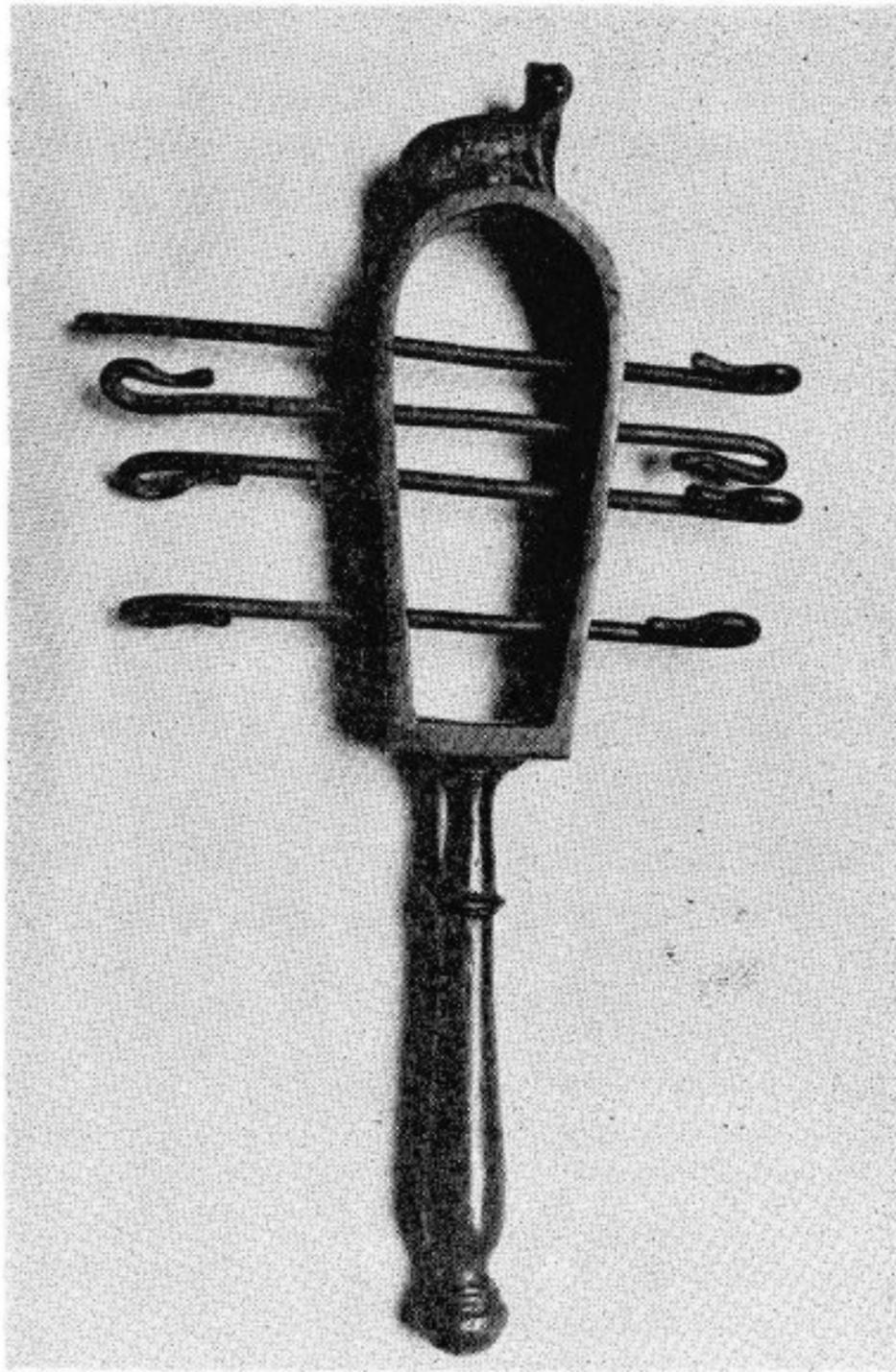


FIG. 6. Bologne, n° 3111.

j'en ai également trouvé un au Musée du Vatican, monté anciennement sur socle<sup>20</sup>. Dans l'état actuel de mes recherches, je serais tentée de voir dans ce dernier objet le sistrum qui se trouvait en 1709 au Musée Kircher à Rome<sup>21</sup>. Les

liens des familles Corsini et Strozzi avec Florence m'invitent à penser que le sistrum Strozzi est à identifier avec l'exemplaire de Florence qui a été à l'origine de ma recherche. Je n'en suis pas certaine, car Léon Strozzi, mort en 1722, était le dernier représentant d'une branche de la famille fixée à Rome. Mais le fils de son héritier était revenu de Rome à Florence vers le milieu du 18<sup>e</sup> s. et tous avaient gardé d'étroites relations avec Florence<sup>22</sup>.

Ainsi, avec quatre — ou six — exemplaires connus, ce modèle suggère une fabrication en série. Reproductions d'un original romain célèbre ou imitations maladroites de sistrums égyptiens ? Sans doute tous les sistrums de ce modèle ont-ils été trouvés en Italie. Il existe bien d'autres exemples de ces imitations italiennes<sup>23</sup>. On arrive même, avec un sistrum du British Museum trouvé dans le Tibre, à la métamorphose des thèmes égyptiens en thèmes romains, puisque la chatte de Bastet, avec ses deux petits, y a cédé la place à la louve, avec Rémus et Romulus<sup>24</sup> !

En conclusion, je voudrais simplement souligner combien les fouilles muséographiques et les recherches dans des ouvrages anciens sont suggestives et parfois fructueuses. Il s'agit ici d'un exemple modeste, mais il m'a permis d'enrichir notre documentation sur un aspect très concret de la religion isiaque, la nature et le lieu de fabrication des objets qui servaient au culte, à travers un nouveau témoignage de l'attachement des isiaques, au-delà de la mort, à l'emblème de leur croyance.

J'ai aussi été contente, je l'avoue, d'avoir reconnu, à travers les siècles, un « collègue » chercheur, féru d'objets culturels isiaques, et d'avoir lu ses remarques où se sent un chaleureux intérêt pour l'Égypte et pour son influence sur le monde antique, et non pas un témoignage de cette « égyptomanie » dont il est trop facile de se moquer.

## NOTES

1. Par exemple Harpocrate assis sur une fleur de lotus, sistre dans la main droite, peinture du portique du temple d'Isis à Pompéi, Musée National de Naples n° 8545.

2. Par ex. sur un cippe funéraire provenant, dit-on, de Bari (Karlsruhe, Badisches Landesmuseum, inv. n° 64/134). H. : 1,35 m ; largeur de la face antérieure : 0,80 ; des faces latérales : 0,60. Marbre. Face antérieure, de haut en bas : paon passant ; buste de prêtresse en haut relief dans un cadre circulaire ; inscription dédicatoire : *D.M./ Fabiae Q(uinti) f(iliae) Stratonice / optimae ac piissimae coniugi / L(ucius) Plutius Hermes* ; de part et d'autre, en léger relief, sistre et situle. Faces latérales, en haut relief : à la droite de la prêtresse, Égyptien en pagne court dans l'attitude de la marche apparente ; à sa gauche, Anubis en tunique et manteau, une palme en avant dans la main droite, le caducée en arrière sur l'épaule gauche. Traces de remploi : faces latérales découpées en bas en queue d'aronde.

3. Naples, Musée National, n° 8919 et 8924, cf. M. Malaise, *Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie*, Leyde 1972 (EPRO 21), p. 251-3.

4. Sistres provenant du temple d'Isis : Naples, M. N. n° 1535 et 2392 (bronze) ; trouvés dans son voisinage : n° 109669 et 109670 (bronze, reg. I, ins. 2) ; en argent : n° 111770 (reg. VII, ins. 2) et 25722.

5. CGC, J.E. 69316.

6. L'opinion de von Bissing (*Sul Tipo dei Sistri trovati nel Tevere*, dans BSAA 31, 1937, p. 224), selon laquelle les sistres d'Italie, en particulier ceux de Rome, sont l'œuvre d'artistes italiens, parce qu'ils témoignent d'une forte influence de l'art romain sur l'art égyptien, doit être nuancée.

7. Florence, Musée Archéologique, n° 5641 : H. totale : 0,24 m ; arceau : 0,105 ; manche : 0,105 ; chatte : 0,03 ; H. des couronnes en relief : 0,016. — Plus grande largeur de l'arceau : 0,045 ; plus gr. ép. : 0,031. — Longueur des baguettes : 0,125 ; 0,13 ; 0,125 ; 0,115 ; les trois premières sont équidistantes (intervalle 0,012), la quatrième est à mi-hauteur de l'espace libre (0,05) jusqu'à la base de l'arceau. — Patine brune.

British Museum, Department of Greek and Roman Antiquities, Sloane Coll. n° 541 (*uncatalogued*). Mêmes dimensions, sauf la long. des baguettes : 0,13 ; 0,123 ; 0,123 ; 0,115. Incisions visibles (extrémité des baguettes ; chatte), patine jaune.

Bologne, Musée Civique n° 3111, anc. Coll. Université de Bologne. Mêmes dimensions que le précédent ; patine jaune.

8. B. de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée*, 1719, t. II, 2, pl. CXVII = sistre de Florence n° 5304, d'après la gravure de R. Fabretti, *Inscriptionum antiquarum quae in aedibus paternis asservantur explicatio...*, 1699, p. 492. — Sistre de Berlin n° 2768 (G. Roeder, *Ägyptische Bronzefiguren*, § 630 d), ancienne Coll. G.-P. Bellori, à Rome, d'après les gravures de M.-A. de la Chausse, *Romanum Museum*, 1690, III<sup>e</sup> p., pl. 16, et de L. Beger, *Thesaurus Brandenburgicus*, t. III, 1701, p. 399.

9. Montfaucon, *o. c.*, t. II, 2, p. 287-8.

10. Fabretti, *o. c.*, p. 489-90, avec pl. ; Montfaucon, *o. c.*, t. III, 2, pl. CXCII ; F. Buonanni, *Museum Kircherianum...*, 1709, p. 179, et *Gabinetto Armonico...*, 1722, p. 123. M.-A. de la Chausse, *o. c.*, 1690, III<sup>e</sup> p., pl. 15 (gravée par Bartoli) reproduit déjà le sistre Strozzi ; mais il n'indique son lieu de découverte que dans les *Addenda*.

11. P. Orzi Smeriglio, *I Corsini a Roma e le origini della Biblioteca Corsiniana*, Acc. Naz. dei Lincei, *Memorie*, VIII, 8, 1959, p. 293-331 et pl. I-IX.

12. Sur la « Villa Corsini », cf. Orzi Smeriglio, *o. c.*, p. 304-5, 319, 325-30, et pl. VI-IX.

13. P.S. Bartoli, *Gli Antichi Sepolcri...*, 1697, p. 3-6, et pl. 3-24 (pl. 3, « pianta di trentaquattro stanze sepolcrali » ; pl. 4, « prospetto » ; pl. 5-20, parois et urnes, peintures, mosaïques, de dix des sépultures ; pl. 21-24, objets provenant de la nécropole).

14. Bartoli, *Le antiche Lucerne sepolcrali figurate*, 1691. La pl. I, 35, est identique à la pl. 21 de l'ouvrage de 1697 ; mosaïque de pavement du tombeau n° 24, elle sert de document de comparaison à la lampe I, 34 : « SALTATORE. Seguitandosi a cavare le memorie Sepolcrali nella Villa Corsina... fu trovata la presente Lucerna, in cui è ritratto un Saltatore ignudo » ; de même, le n° I, 27 est accompagné de l'indication : « Fra l'altre insigni Lucerne trovate in questo tempo nel cavarsi la villa dei Signori Corsini nella Via Aurelia, fuori la Porta di San Pancratio, aggiungamo la presente... ».

15. Cf. P. Litta, *Le Famiglie celebri italiane*, IV, 1837, fasc. XLIV, *Strozzi di Firenze*, pl. XXII. Lorenzo Corsini (1652-1740) était fils de Bartolomeo Corsini (1622-85) et d'Elisabetta, née Strozzi, sœur de Ludovico Strozzi. Ludovico (mort en 1705) était le père de Leone Strozzi (mort le 20-9-1722 : « Uomo di molta dottrina, che possedeva richissima collezione di medaglie antiche, di camei e di molti oggetti spettanti alla storia naturale »). Leone Strozzi, comme son cousin, offrait des antiquités : il fit cadeau à Bartoli d'un petit bronze de Sérapis (*Le antiche Lucerne*, II, 7).

16. Orzi Smeriglio, *o. c.*, p. 330.

17. *CIL*, VI, 18442 ; L. Vidman, *SIRIS*, 1969, n° 452. « In villa Corsinia... Extat adhuc in eadem villa, quae nunc est pars villae Pamfiliae ».

18. A Nîmes, une urne cinéraire a livré deux sistres en bronze et trois ornements, épis et croissant, en bronze doré ; cf. E. Guimet, dans *Rev. Arch.*, 1900, 3<sup>e</sup> sér. XXXVI, p. 85-6. Un des sistres (E 22262), les ornements (E 22264) et des fragments de lacrymatoire (E 22265) sont au Musée du Louvre.

19. *L'atef* et la couronne isiaque sont bien visibles par ex. sur un sistre d'origine inconnue, British Museum, Egyptian Dep., n° 6365. — M.-A. de la Chausse, *Romanum Museum*, 1690, p. 81, décrit ainsi les ornements du sistre Strozzi : « flos loti et nux binea ». Une confusion de l'atef avec la pomme de pin dionysiaque (donc liée à Osiris) n'est pas exclue ; je remercie M<sup>me</sup> Le Corsu pour cette suggestion.

20. Vatican, Musée Égyptien, n° 18478. H. avec socle : 0,305 ; sistre de mêmes dimensions que les autres exemplaires.

21. F. Buonanni, *Museum Kircherianum*, 1709, p. 180 et pl. LIX, 1 ; Montfaucon, *o. c.*, t. III, 2, pl. CXCII, d'après Buonanni.

22. Litta, *o. c.*, pl. XXII, « mori... ultimo del ramo ». Son héritier, Lorenzo di Giambattista Strozzi (1674-1742) s'établit et meurt à Rome ; mais le fils de celui-ci, Ferdinando (1719-1769) « aveva abbandonato il soggiorno di Roma per ristabilire la famiglia in Firenze ».

23. Ainsi la paire de sistres de Pompéi, reg. I, ins. 2, citée n. 4.

24. British Museum, Dep. of Greek and Roman Antiquities, n° 872 ; cf. H. B. Walters, *Catalogue of the Bronzes...*, 1899, p. 159, n° 872 et fig. 20. H. totale : 0,285.

Les figures 3, 4 et 5 sont faites d'après des photocopies de la Bibliothèque Nationale. Les photographies 1, 2 et 6 sont de l'auteur.

---

**SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'EGYPTOLOGIE**  
COLLEGE DE FRANCE  
Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05

**COMPOSITION DU BUREAU**

**Président** ..... M. Jean LECLANT, Membre de l'Institut,  
Professeur à la Sorbonne.

**Vice-Présidents** ... M. Jean VERCOUTTER, Professeur à la  
Faculté des Lettres de Lille.

M. Jean-Philippe LAUER, Directeur de  
Recherche au C.N.R.S.

**Secrétaire** ..... M<sup>me</sup> France LE CORSU.

**Trésorier** ..... M. Guy BEAUFORT.

**Correspondance administrative et bulletin :**

M<sup>me</sup> F. LE CORSU, Cabinet d'Egyptologie,  
Collège de France, place Marcelin-  
Berthelot, 75231 Paris Cedex 05.

**Correspondance financière :**

Société Française d'Egyptologie  
(même adresse).

**Compte de Chèques Postaux :** N° 2093-33 S, Paris.

**Compte bancaire :** Banque Rothschild, 21, rue Laffitte, Paris  
(9<sup>e</sup>). (Libeller les chèques à l'ordre de  
« Société Française d'Egyptologie »).

**REVUE D'EGYPTOLOGIE**

**Directeur** ..... M. Georges POSENER, Membre de l'Ins-  
titut, Professeur au Collège de France.

**Correspondance scientifique :**

Cabinet d'Egyptologie, Collège de France,  
place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris  
Cedex 05.

**Correspondance commerciale et commandes :**

Editions KLINCKSIECK, 11, rue de Lille,  
75007 Paris.

---

Achévé d'imprimer sur les presses de  
l'imprimerie du Champ-de-Mars — Toulouse  
— Dépôt Légal 3<sup>e</sup> trimestre 1977 —

---